

*Budapest, 20 janvier 1993*

Cher Ferenc

Je sais.

Passer l'hiver à Budapest est une idée singulière quand on a le choix. Les artistes qui peuvent exercer leur métier n'importe où préfèrent la Provence ou l'Italie. Aussi ma présence à votre porte ce matin a-t-elle un sens: jongleur, montreur de vérités, je viens vous représenter des idées que vous n'entendez pas souvent.

Quand vous les connaîtrez, vous comprendrez pourquoi.

Je dépose donc mes deux valises, je lâche mon chien dans l'escalier, j'accepte votre thé, je m'installe au premier étage pour écrire ces pages que vous lirez chaque soir en rentrant du bureau. Vous me l'avez promis.

Les péniches noires s'enfoncent dans la brume et les mouettes passent d'une rive à l'autre du Danube au ras des glaçons. A midi, on se croirait à cinq heures. Il fait froid. Les gens se hâtent, leur haleine en écharpe, le long des trottoirs jonchés de sapins morts. Les décorations de Noël clignotent encore dans les vitrines. Dans les rues secondaires on voit parfois de vieilles gens fouiller les poubelles.

Ah ! Me dites-vous, s'il n'y avait pas vos deux enfants et votre mère, si votre métier de traducteur vous rapportait davantage, si vous étiez aussi libre que moi c'est à Paris que vous auriez trouvé refuge pour m'écouter plutôt dans un café de Montparnasse.

Vous ne m'avez pas compris. Je sais bien qu'entre artistes européens les appels au secours n'ont jamais fonctionné que dans ce sens-là. On se souvient de ces poètes hongrois dont l'accent charriait des cailloux et qui tentaient de survivre dans le Paris des années 50. Et puis les quais de la Seine ont vu passer toutes sortes de dissidents

effarés d'être arrivés jusque-là, mais surtout très mal à l'aise.

Voilà quarante ans que le monde libre reçoit des créateurs de chez vous qui ont fui leur pays. Ils jettent, en privé, un regard féroce sur la société qui leur a donné refuge. Mais la télévision ne les invite qu'à décrire l'enfer dont ils sortent, ou à célébrer les vertus du monde qu'ils ont adopté. Pas de troisième voie. Lorsque Soljenitsyne jette le doute sur le modèle américain, à la fin des années 70, il jette le doute sur lui-même. L'opinion commune alors est que ce pauvre type vient d'entrer dans une paranoïa profonde au sujet du matérialisme occidental. La gloire lui est montée à la tête. On décrit son caractère de cochon. Les reportages nous le présentent sous les traits d'un patriarche impossible cloîtré dans un jardin de Nouvelle-Angleterre, au milieu d'enfants trop dociles. Je suis allé le voir là-bas pour le compte d'un magazine, j'ai subi son regard de chien triste, j'ai interrogé son entourage, j'ai pris le café avec M. Singleton qui employait son fils pendant l'été, et dont la fille m'a dit que le vieux était imbuvable parce qu'il ne voulait pas prononcer de conférences sur la Russie, à la salle des fêtes locale. Il est vrai que le personnage fait aujourd'hui ricaner les journaux à la mode. Au sérail de la presse qui compte et qui n'a pas changé, celle qu'on appelle désormais politiquement correcte, celle qui flaire le derrière des nouveaux candidats à la notoriété, on n'aime pas l'autorité dite naturelle, faute d'avoir compris qu'il ne suffit pas, pour l'exercer, d'être plus intelligent que ses rivaux ou ses détracteurs: il faut être meilleur. Ça réclame de recourir à une échelle tombée en désuétude dans la société d'abondance, celle de la qualité. Soljenitsyne n'est plus à la mode parce qu'il s'agit d'un homme de qualité et qu'il déteste l'Amérique. Voilà ce qui arrive à ceux qui osent flétrir la civilisation du

sèche-cheveux: ils se mettent d'eux-mêmes en quarantaine. Ils finissent par lasser le système qui les nourrit en critiquant sans cesse les ridicules et les lâchetés de leur temps. Ils devraient se contenter d'en jouir, ne pas faire tant d'histoires, prendre des tranquillisants, tâcher de contenir leurs tendances antisociales.

Ce vocabulaire ne vous rappelle rien? Une poignée d'artistes et de poètes d'Europe occidentale a eu comme moi le cœur serré d'apprendre que les intellectuels de l'Est étaient encore honorés de nos jours pour des vertus qui chez nous les voueraient à l'obscurité ou à la dérision: le sens de la dignité, le dédain des honneurs, le besoin de la vérité jusqu'à l'inconfort, jusqu'au danger.

Chez vous c'est encore de l'héroïsme. On vous fait président pour moins que cela. Chez nous c'est le signe d'un problème psychiatrique. Un contrôle permanent s'exerce, dans tout l'Occident libéral, sur l'éclosion de la rareté chez le philosophe, l'artiste, le politique. Je répète: la rareté, pas l'originalité. Chez nous tout le monde veut être original. Mais chacun emploie les mêmes moyens pour y parvenir.

Naguère encore et récemment dans vos pays les artistes changeaient le monde. A Paris il y a longtemps que le monde change l'artiste. La rareté c'est fini. Vive la grande distribution. Dans un cas il faut s'efforcer de devenir remarquable, dans l'autre il suffit de se faire remarquer.

Considérez-moi comme un dissident à l'envers, un réfugié culturel, l'équivalent de ces artistes soviétiques qui rôdaient chez nous de studio en plateau de télévision dans les années 70, pour sonner timidement l'alarme et affirmer que non, Leonid Brejnev n'était pas animé d'un véritable désir de paix. Non l'Occident ne vous veut aucun bien. Ça ne signifie pas qu'il vous veuille du mal, mais vous n'avez pas de respect à attendre de l'Europe des supermarchés. Comme créateur vous pouvez même en attendre le pire.

Dissident? Je déraile, évidemment. En 1956, ici, à Budapest, on risquait sa vie pour quatre lignes de trop, alors comment puis-je prétendre, même pour la commodité du discours, que l'Occident inflige à ses créateurs une oppression comparable? Ce petit livre ne me vaudra jamais la prison (bien qu'en ce domaine, on ne soit jamais sûr de rien devant l'Histoire).

En 1977, un écrivain tchèque en appelait à la conscience des siens et à la vigilance des peuples contre le communisme à Prague. Vous ne croiriez pas que l'on puisse vous réclamer la réciproque à Paris. Et contre quoi? Contre qui? Les Américains?

Soyons sérieux. Nous sommes libres et nous avons de l'argent. Pour un peu vous ajouteriez que nous le sommes parce que nous avons de l'argent.

Si la liberté avait jamais consisté pour un homme à changer de voiture chaque année, nous pourrions dire que nous sommes en bonne voie. Si l'homme libre était celui qui partage librement l'avis de son voisin qui lui-même est librement du même avis que la télévision, nous serions parmi les peuples les plus libres de la terre. Mais si la liberté consiste à savoir reconnaître et repousser un mensonge, c'est notre tour de vous demander votre aide.

Sans doute connaissez-vous le mensonge mieux que personne. Essayez d'imaginer que vous n'en connaissez que la moitié. L'autre moitié du mensonge, c'est l'autre moitié du monde. Une proportion insoupçonnée de la population chez nous vit dans l'espoir que vous saurez ramener vos frères européens à l'essentiel: par exemple à cette idée que la Culture, cette faculté de rester soi-même en toutes circonstances, permet de résister à quarante ans d'oppression et de misères. Dans le cas de la Hongrie c'est en siècles qu'il faudrait compter.

La Culture, c'est la conscience.

Comment traite-t-on sa conscience à Paris? Vous admettez que j'en passe justement par la Culture pour vous le dire. En attendant vous pouvez retenir qu'il existe, de notre côté de l'Europe, une poignée de gens comme moi qui espèrent en vous, contre les jeux télévisés où l'on gagne un presse-agrumes et une auto rouge. Vous presentez vaguement que le problème se pose parce que la Hongrie est le plus occidentalisé des pays de l'Est, où notre argent est investi en masse. Vous êtes bien placé pour savoir qu'il existe une obscénité du dollar et de la convoitise. Mais comme tout le monde vous vous dites: «profitons de la manne dont nous avons été privés trop longtemps . Dans quelques années nous pourrons faire preuve d'esprit critique et dire aux gouvernements, au FMI, aux compagnies alimentaires ou cinématographiques américaines, allemandes, japonaises, qu'elles exagèrent et que notre pays n'était pas voué à l'équarrissage ».

Vous vous trompez. La morale n'est pas un luxe que l'on s'offre quand les choses sont allées trop loin. L'Histoire nous a montré cent fois qu'alors elle ne mérite plus qu'un seul nom et ne tolère qu'un seul système: la dictature. L'urgence vous apparaîtra quand il sera trop tard, quand l'extrême-droite, comme toujours, se sera jetée sur le drapeau national pour faire honte à votre pays de ce qu'il est devenu. La Hongrie est en première ligne parce que son histoire est faite d'un mélange de patriotisme opiniâtre et de fragilité devant les influences extérieures. Par ailleurs tous les pays de l'Est sont en train de frôler la peste en ce moment par notre faute. Nos marchands leur vendent tout sans discernement, notamment ce que nous avons de pire et contre quoi nous nous sommes endurcis au fil des années d'après-guerre: la dégradation des mœurs à un degré presque burlesque, le culte de l'argent, le sadisme ordinaire à la télévision l'ordure dans le geste et le langage, la banalisation du crime.

Chez vous comme chez les Indiens précolombiens les germes de cette culture malade, la nôtre, se développent en milieu affaibli donc fragile. Vos anticorps ne sont pas nombreux. Sans un traitement préventif vous courez à votre perte et vous contribuez à la nôtre. Mon cher Ferenc, si vous voulez éviter d'avoir un jour à me demander l'asile à Paris pour de bon, vous feriez bien de soutenir la dernière résistance des intellectuels d'Europe occidentale contre la sottise, le cynisme, la vulgarité du système que vous êtes en train d'acheter clés en main.

Nous assistons depuis quarante ans dans le monde dit libre à la constitution d'une internationale de marchands de disques, de vendeurs d'images, de faiseurs de livres, de fabricants de produits culturels en toc qui nous mènent droit au désastre. Pourquoi? Parce qu'ils nous exposent toujours davantage à une réaction violente, instinctive, des individus et des peuples contre la perversion du sens. Il y a trente ans, quand on produisait un navet ça ne menait pas loin. Aujourd'hui les agents de marketing de toutes les grandes compagnies de production et de distribution frappent au ventre et au cerveau selon des méthodes économiques et scientifiques destinées à réaliser le prodige du film, du livre, de la série télévisée qui perde le moins d'argent possible en cas de flop et qui en rapporte le plus en cas de succès.

Il y a des lois dans ce domaine. Parmi elles, une seule surnage, avec l'innocence perverse des grandes évidences économiques: dans un marché devenu planétaire on a raison de parier sur ce qui est le plus général (c'est la promesse de profits importants) et le plus facile (on réduit ainsi les risques et les coûts). En matière gastronomique ça donne à peu près le hamburger. En matière culturelle je vous laisse le choix de l'équivalent mais il y a pléthore. Livre, cinéma, télévision, disque, la valeur globale de la production dite

occidentale exportée vers le reste du monde ne tire plus seulement vers la nullité. Elle devient trop souvent négative, c'est-à-dire qu'elle contribue chaque jour à précipiter notre civilisation dans l'insignifiance et la violence, et l'anime d'une pulsion de mort toujours plus inquiétante. Chez nous, à Paris, à Londres ou Francfort, le poison est diffusé depuis des lustres. On s'habitue. Depuis vingt ans que la télévision descend jusqu'au niveau de sadisme et de vulgarité où nous la trouvons aujourd'hui nous avons fini par développer de puissants réflexes de défense psychologique. Par exemple quand une boîte crânienne éclabousse le mur du fond dans un polar même nos enfants n'y croient plus.

Devant l'invasion d'objets superflus, de films déments, d'habitudes sociales douteuses que nous infligent ces deux mondes irréductiblement étrangers au nôtre que sont l'Amérique et le Japon les Européens de l'Ouest ont pris l'habitude du haussement d'épaules tout en cédant quand même avec humour à la niaiserie de l'époque. On dit parfois: «ça leur passera ». Il est possible en effet que nous finissions par pervertir nos barbares, jusqu'à leur infliger le goût de la philosophie du désintéressement, de la nonchalance, vertus typiquement européennes. Déjà les Américains les plus évolués s'excusent volontiers dans nos salons en affirmant d'un air gêné que toute l'Amérique n'est pas comme ça. On veut bien le croire. Mais on voudrait le voir, aussi.

En tout cas je doute que les Hongrois, les Tchèques ou les Russes sachent faire preuve de notre patience et de notre humour longtemps: la dose de poison qui nous est quotidienne peut aussi bien les précipiter dans la folie dès demain matin. Je préfère vous décrire les effets qu'elle exerce sur nos neurones afin que vous sachiez éprouver la résistance des vôtres. J'aurai souvent recours à l'exemple de la littérature parce que nous sommes écrivains tous deux, mais

l'asservissement que je vous décris applique que et s'étend en ce moment à tous les domaines par le même principe. Il s'agit d'ailleurs d'un phénomène qui vous est familier, d'une tyrannie exercée sur les esprits par un système, un corps vivant animé du projet exclusif de survivre, c'est à-dire de croître, puisque la survie ne saurait s'imaginer pour lui sans croissance. Ce corps vivant c'est le libéralisme dit sauvage dont la logique, comme son nom l'indique, nous éloigne peu à peu de la civilisation.

Depuis l'aube de la dictature, les méthodes se sont raffinées. On peut reconnaître grossièrement deux familles de propagation du mal et du mensonge. Dans la première il s'agit de servir cyniquement les intérêts d'une poignée de gens parce qu'ils sont les plus forts. La mode au XXème siècle est plutôt de servir les mêmes intérêts au nom du bien commun, en prétendant faire progresser la liberté là où on l'étrangle. On feint de servir la morale, mais c'est en l'ignorant. On donne à chacun les moyens de se cultiver, mais ce qu'on lui propose c'est une paire d'ocillères et un bréviaire.

Les bréviaires communistes n'ont plus la cote. A présent les recettes pour produire et pour vendre sont les plus demandées. Vous croyez encore que ce sont là deux religions contraires, je me fais fort de vous prouver que leurs méthodes sont identiques. Et c'est dans le sort qu'elles réservent à la Culture, c'est-à-dire à la liberté réelle de l'homme, que se trouvent leur vice, leur faiblesse et le ferment de leur perte.

N'avez-vous pas été troublé de voir que les télévisions occidentales en 1990 se sont penchées sur l'ouverture à l'Est par le biais de l'Allemagne et sur le thème exclusif de la convoitise? Au printemps cette année-là devant la porte de Brandebourg on a vu défiler le troupeau des brebis égarées en route vers les mangeoires. En six mois le ton de la nouvelle Europe était donné,

mais qui s'en est soucié? Les journaux français sont remontés au créneau d'avant-guerre sur le thème de l'expansionnisme territorial allemand. La Pologne a manifesté publiquement sa méfiance à propos d'un problème frontalier. Des jeunes gens coiffés comme des brosses à dents ont donné le frisson du néo-nazisme aux bourgeois socialistes. Mais personne ne s'est méfié de l'essentiel, la propension naturelle de l'ex-RFA à devenir le Japon de l'Europe. Dès le début elle a appliqué chez ses cousins de l'Est la méthode éprouvée qui consiste à racheter la coquille de l'escargot pour y mettre sa garniture. McDonald's a fait de même à Budapest avec le buffet de la gare.

Les Allemands ne sont pas dangereux pour nos frontières, ils représentent seulement la tête de pont du tout-économique au cœur du continent qui a inventé l'humanisme. Ils sont les premiers clients et les premiers pourvoyeurs chez nous de cette nouvelle richesse qui méprise ceux qui ne peuvent ni acheter ni produire. Dès la première brèche dans le mur de Berlin, les caméras occidentales ont convergé sur le thème unique du jeune couple blondinet qui peut enfin s'acheter une stéréo portable. Vous parlez d'une philosophie de l'existence ! mais c'était fait: l'Est donnait dans le panneau. Plébiscite rassurant de notre système par une moitié du monde dont on aurait pu craindre qu'elle ne soit réticente après tout. Imaginez que devant l'invasion des capitaux de l'Ouest, ces gens-là, vos homologues sinon vos frères, Polonais, Tchèques et même Roumains, Bulgares, Ukrainiens, Russes, se soient avisés de faire les difficiles. Imaginez qu'on nous ait répondu partout: «Nous vivons mal, mais nous avons réussi à préserver l'amour de nos enfants, nous respectons nos vieux, nous allons à la bibliothèque. Quand vous nous proposerez une civilisation prospère qui nous permettra de garder tout cela et de manger par surcroît de la viande tous les jours, nous vous suivrons. «Dieu

merci, grâce à l'Allemagne, ce doute est levé: la viande d'abord. La convoitise permanente sur laquelle repose depuis quarante ans notre vie sociale a donc traversé le rideau de fer en six semaines: les entreprises du monde entier se sont ruées chez vous pour arracher les premiers contrats. On a même acheté des images montrant l'exécution de dictateurs déchus, après un procès minable, dans une atmosphère de hâte et de pugilat qui soulevait le cœur. Spectacle monnayé par un affairiste français à qui je reviendrai puisque la littérature compte parmi ses nombreux moyens d'existence. Quand je vous disais que la conscience chez nous était au plus mal. Le triomphe en tient lieu. L'opinion finit par absoudre la laideur au nom de l'argent gagné. Oui, voilà un épisode qui aurait dû vous faire réfléchir: chez nous au milieu des massacres on trouve toujours un cochon de cette espèce pour s'assurer les droits télé.

En attendant vos magasins sont pleins. Mais, même à supposer que tout le monde ait demain sa part du gâteau, ne considérez pas seulement ce que vous achetez, regardez aussi qui vous le vend. Prenez garde à qui vous ouvrez ainsi vos cœurs et vos frontières. Les gens qui investissent à Budapest depuis quatre ans, à Prague et à Varsovie depuis l'an passé ne sont pas vos amis mais vos créanciers. Ce sont eux qui vous doivent reconnaissance et non l'inverse. La modernité marchande a besoin d'écouler ce qu'elle produit, vous lui rendez le service d'y contribuer au moment où le tiers monde devient insolvable. Dans les milieux d'affaires, à Londres ou à Paris on dit que vous êtes travailleurs et compétents: vos créanciers vous flattent pour mieux vous traire un jour. Si vous aviez le temps de mener l'enquête, vous reconnaîtriez parmi eux nombre de ceux qui ont collaboré avec vos anciens maîtres. J'esquisserai plus tard les grandes lignes du Who was who in 1970, c'est un jeu de société

auquel personne ne se livre en ce moment, ni chez vous, ni chez nous. C'est dommage. Plus il sera tardif, plus on peut craindre qu'il ne soit brutal mais il aura lieu. En tout cas, ces gens-là commercent depuis longtemps avec les régimes qui jetaient vos artistes en prison. Pour qui connaît son monde un amusant phénomène est à l'œuvre aujourd'hui: les intellectuels qui chez nous absolvaient le communisme, ceux qui arboraient une étoile rouge à leur béret dans les années 70 sont en train de débarquer à Prague ou à Moscou, par charters entiers le micro à la main ou la caméra sur l'épaule afin de réaliser des «dossiers spéciaux» et de faire oublier qu'ils étaient naguère par aveuglement ou par caprice du côté de vos oppresseurs. Quand on voit Vaclav Havel entouré de visiteurs français qui regardent avidement la caméra, afin de prendre date à ses côtés devant l'opinion pour les trente années futures, qui songe à leur reprocher les trente années passées?

Qui vous dira la perversion subie par l'Occident pendant les décennies de croissance égoïste où vous pouviez crever sur les décombres de l'Europe sans que personne ne s'en soucie? Je connais à Budapest un couple de gens cultivés qui parlent trois langues et vivent dans une gêne permanente. On les voit errer le long des avenues de leur banlieue sinistre à des kilomètres de la ville en quête d'un autobus qui n'arrive jamais. A l'Est on a l'impression que la moitié de la population passe ses journées à attendre l'autobus.

Ces gens travaillaient pour un organisme d'État, elle comme secrétaire, lui comme négociateur auprès des éditeurs européens pour les livres d'enfants. Leur retraite fond chaque année à cause de l'inflation. Le pain augmente encore de 15 % demain matin. Dans quatre ou cinq ans ils ne pourront plus ni soutenir leur fils aîné qui fait le taxi, ni vivre autrement qu'en cultivant trente mètres carrés de légumes hors de

la vue des autres. A moins que la colère générale ne fasse sauter le couvercle.

Parallèlement, quel est le spectacle que leur offre l'Occident dans leur ville natale? Les vendeurs de jeans sillonnent les avenues en Porsche. Les marques de cigarettes pavoisent sur le pont Elizabeth. Les revues pornographiques pullulent au flanc des kiosques et l'on voit des gamins de quinze ans transformés en hommes-sandwichs pour des spectacles érotiques, ou brandir des bâtonnets d'encens, vêtus de chiffons vagues, en l'honneur de Krisna. Partout à l'Est c'est le même tableau. A Prague les tramways ont perdu leurs couleurs d'avant guerre, on les a repeints des roues au plafond en jaune et bleu. Vous rêvez au bord de la Vltava en regardant les ponts qui enjambent le fleuve et soudain dans un tonnerre lointain vous voyez passer un machin jaune frappé d'un chameau bleu. C'est un tramway Camel. Marlboro a les siens. Ils auraient dû acheter un pan du château ou mettre un drapeau de dix-huit mètres au sommet de la cathédrale.

Quand vous allumez la télévision chez le fils de mes amis francophones, qui est chauffeur de taxi et se flatte d'avoir acquis à prix d'or une antenne parabolique, vous tombez sur l'une des chaînes nationales françaises, France 2, à l'heure du prime time.

Imaginez la scène. Le père, qui parle un excellent français, vous introduit dans un appartement exigü qui sent le paprika. Des broderies et des poupées couvrent les murs. Voilà mon jeune chauffeur de taxi, sa femme et leurs deux enfants blonds. On m'offre à boire au son de la télévision. Publicités pour vêtements, annonce en français d'un film à venir: «Quand le meurtre devient un art, l'inspecteur X joue les experts ». On voit un cadavre avec une étoile de sang sur le front, une fille qui hurle: «Non, non», mais qu'on étrangle quand même. Banal. Publicité

pour une sauce, un jouet hors de prix, une voiture. Le film de la soirée commence pendant que mon hôtesse nous sert le café. Là je tombe sur un sommet de barbarie diffusé sous label français par la télévision nationale vers une demi-douzaine de pays voisins (dont ceux du Maghreb qui ont encore moins le sens de l'humour). Ça s'appelle *Robocop*.

Un homme en uniforme, un flic de Chicago ou de Boston, tombe dans une embuscade au fond d'un hangar. Le chef de la bande le désarme, le flaire sous le nez, lui annonce qu'il va être torturé à mort et dit à ses hommes: «OK, je vous le laisse ». Notre hôtesse me demande si je reprends du café. Le père suggère que l'on regarde la télévision un autre jour. Mais le chauffeur de taxi tient à son film. Il nous inflige donc ce qui suit: l'écartèle ment d'un homme au fusil à pompe. Vous avez bien lu. Sur une chaîne nationale, financée par l'argent du contribuable (à qui personne n'a donné le choix de ce qu'il a payé pour acheter aux Américains, et renvoyer ainsi au nom de la France vers le reste de l'Europe), on voit une bande de voyous arracher les bras et les jambes d'un homme à terre à coups de gros calibre pendant plus d'une minute. Un ange passe, une escadrille, un troupeau. Mocsok Ce chauffeur de taxi est un représentant parfait de la jeune garde qui nourrira un jour les bataillons de la vertu dans votre pays. Trente-cinq ou quarante ans, il est entre deux âges, deux époques, deux mondes. Il aime bien la stéréo et les voitures japonaises, mais on sent soudain passer chez lui la nostalgie des dimanches communistes, lorsqu'on emmenait les enfants au patin à glace et qu'on achetait une paire de beignets en rentrant. Il a coupé le poste. Son père se sent gêné, le francophile c'est lui. Moi je voudrais être écrivain albanais. On repasse les petits gâteaux, les enfants vont se coucher. J'explique que tout, chez nous, n'est pas comme ça. Trop tard. La France?oeur ordinaire se déverse contre ce qui ne

va plus. A Budapest chaque jour des enfants de quinze ans quittent l'école pour vendre dans la rue. Toutes les combines sont bonnes. Ils ne connaissent plus ni leur pays, ni leurs parents, ni leurs devoirs, demain ils commenceront à acheter de la drogue, etc. J'ai tenté de lui expliquer que la résistance existe en Occident chez les intellectuels contre cette défaite absolue de l'humanisme. Ils s'organisent comme ils le peuvent. Hélas! elle a ses vecteurs, ses complices qui tiennent partout les budgets, les leviers de commande, les circuits de promotion. Il aurait fallu décrire la cascade des lâchetés qui font de l'Europe le terrain de jeux de la barbarie culturelle la plus impudente. Après tout Ferenc vous êtes mieux placé pour m'entendre. Avec vous je peux argumenter, vous n'êtes pas du parti de la violence. Mais mon chauffeur de taxi est perdu. Tôt ou tard il votera pour les ultranationalistes hongrois qui disent: ni communisme, ni capitalisme, et dont les troupes sont déjà chaussées de rangers. Vous me disiez hier votre rage de voir tant d'anciens responsables communistes gérer désormais de petites compagnies d'import/export et faire l'aller-retour avec Dallas. Leur progéniture fait, à Budapest, la fortune des magasins de disques et des restaurants fast-food. Or si vous vous penchez sur l'histoire de notre Europe elle est parallèle. Les plus fervents défenseurs de la révolution prolétarienne des années 70 sont au pouvoir chez nous. Ils ont propagé le «laisser faire, laisser aller» dans des proportions jamais vues en permettant notamment à l'argent le plus cynique de se mêler aux entreprises de production de sens. Ce sont eux les fourriers de cette société de type californien qui navigue entre compétence technique et nonchalance morale, de cette société qu'on appelle désormais à deux vitesses parce qu'elle n'a rien prévu pour les pauvres, aucune dignité, aucun statut, aucune culture et qu'elle pourrait en mourir. Si ces gens-

là s'entendent si bien avec vos anciens communistes c'est qu'ils sont de la même famille. Et de même que vous vous sentez floués par les vôtres, nous sommes en train de nous lasser des nôtres. Quel était à Paris le comble du bon goût pendant que vous surviviez dans l'amertume, le mensonge, la pénurie? Manger à satiété, dîner tous les soirs en ville, changer de voiture chaque année, tout en vantant les vertus des Komsomol et du travail dans les rizières. Les théâtres étaient pleins d'artistes subventionnés par le Grand Capital pour présenter à un public de bourgeois abonnés par leur comité d'entreprise des pièces où l'on voyait le prolétariat triompher de ses inhibitions à coups de fusil. Les fils de famille partaient tirer dans le tas afin de prouver à leur mère hystérique qu'ils n'étaient pas des imbéciles puisqu'ils séjournèrent en prison au nom de leur idéal. Les Jane Fonda de la planète entière s'enflammaient pour des idées, des films, des livres exaltant le combat révolutionnaire et la lutte du peuple vietnamien. «Gloire aux libérateurs du Cambodge», écrivait chez nous un journaliste au sourire de sacristain (qui exerce encore)... «Sou tenons les luttes», lisait-on sur les murs des lycées. «Rejoignez le comité Machin», hurlaient dans le hall de Sciences-Po à Paris, mes condisciples les plus titrés. L'un d'eux s'est offert, la même année, le luxe d'une inscription au parti socialiste unifié et celui d'un mariage avec une héritière si huppée qu'elle a déplacé le président de la République en hélicoptère. A cette époque les bouffons de la vie culturelle nous assommaient de plaidoyers pour l'Amérique latine. Tout ce qui portait un poncho était marqué pour le génie. La rive gauche était maoïste. Partout les télévisions diffusaient des appels à la révolte prolétarienne entre deux chansonnettes. La mode était de pousser des cris de colère en public afin de résoudre un problème œdipien aux dépens de sa génération. Vingt ans après, que voit-on? On retrouve les guérilleros à

l'Élysée ou dans les colonnes de nos journaux du soir où ils statuent sur la mort du communisme avec le même sinistre toupet qu'ils mettaient naguère à nous décrire les étapes futures de son avènement. Les bouffons ont renoncé aux cris de révolte pour donner audience aux journaux sur la mort des idéologies. Les anciens maoïstes tiennent table ouverte au Danieli de Venise en attendant le retour du spirituel, leur future conversion à l'islam ou que sais-je? Dans le top set de l'actualité on n'en est plus à un reniement près. L'essentiel est de rester au micro. Quant à Jane Fonda, richement mariée, elle a fini par enterrer son père, ses illusions et ses complexes pour se tourner bravement vers la diététique et la course à pied. La plupart de ces gens-là s'arrogent en ce moment le quasi-monopole du discours sur l'Est. Je vous le dis en confidence publique, mon cher Ferenc, c'est humain, c'est habile, mais c'est inutile. L'histoire sera réécrite des deux côtés du rideau de fer à la lumière des publications de l'époque, des archives policières ou des déclarations enregistrées. Difficile d'imaginer qu'il n'y ait jamais d'examen de conscience méthodique à Moscou, à Prague, ni même à Paris. Comment échapper à ce qu'on appelle la mise à plat des responsabilités? En ce moment le balancier hésite à l'extrémité d'une tendance passée de mode et d'une époque révolue. Il est immobile. Mais il repartira bientôt dans l'autre sens. Il faut donc à tout prix que les intellectuels européens de bonne volonté, Est et Ouest confondus, s'arrangent pour l'attraper au passage afin de limiter l'ampleur du balancement vers l'extrême droite. On peut au moins empêcher que le thème de la vertu ne soit récupéré par les partisans du châtimeur. Il suffit de s'en saisir avant. Toutefois la capture du balancier sera un exercice herculéen, à en juger d'après la façon dont les acteurs de la décennie rentrent les épaules et jouent les innocents. De même que vos

anciens démocrates-populaires ouvrent un peu partout des magasins, nos sociaux-démocrates, eux, se disent à peu près: «On s'en tire bien, personne ne s'est aperçu de rien, nous sommes passés du stalinisme au trotskisme, du trotskisme au maoïsme, ensuite ce fut le recours à Jaurès, puis au modèle suédois, désormais nous allons de débats en table ronde pour parler de la mort du politique. Nous qui avons commencé dans une soupente et par les manifs à vélo, la voiture de fonction nous attend à la porte des écoles de commerce. Nous sommes devenus les nouveaux libéraux. Nos enfants reçoivent des entrées gratuites à Euro Disney. Au nom de la modernité nous avons fait sauter tous les verrous. La presse et le cinéma se sont affranchis de leurs dernières inhibitions grâce à nous. Bref il n'y a que les gens sans humour pour nous reprocher le passé, critiquer le présent, juger que nous n'avons pas d'exigence morale. En fait nous avons évolué, tout simplement. «A Paris comme à Rome ou Madrid, ceux qui réalisent des «pages spéciales «dans les journaux ou sur les ondes, ceux qui organisent des débats dans les universités, sont pour la plupart gravement compromis par leurs années d'indulgence envers le communisme. Mais au lieu d'en convenir prudemment pour désamorcer cette bombe à retardement, ils font comme si de rien n'était, ils répandent plutôt une sorte d'écran de fumée entre le présent et le passé, leurs exigences de naguère et la réalité d'aujourd'hui. Un journal français né dans une nébuleuse gauchiste écologiste de la première heure et dont la rédaction a commencé par circuler à bicyclette dans le Paris des années 70 peut impunément titrer aujourd'hui VIVE L'AUTO, pleine page, à l'occasion du Salon annuel, tant ses lecteurs ont la mémoire courte. Les conseillers du ministère de la Culture ou les grands directeurs de chaînes sont prêts à soutenir que la diffusion par nos soins de Robocop à 20 h 45 à Budapest ou à Prague, dans un monde qui

n'a connu jusqu'ici que les documentaires télévisés sur Joseph Haydn est sans importance. Qu'il faut laisser agir les lois du marché. Que personne n'oblige les spectateurs à regarder ce qui ne leur convient pas. Interdire de tels spectacles mais au nom de quoi? Ce serait du fascisme, rien de moins. Voilà un mot qui remonte périodiquement du fond de leur mémoire de Judas pour justifier toutes les démissions successives au nom de la liberté. Au passage laissez-moi vous décrire encore un film obligeamment diffusé par ces gens là vers notre pays au nom du libéralisme. Ça s'appelle Mad Max. Qu'y voit-on? Des gens couverts de cuir qui vivent en bandes sous l'autorité de chefs de meutes organisant des expéditions punitives agrémentées de tortures et de viols collectifs. La liberté de tourner ce genre de choses, de le promouvoir, d'en inonder les salles, les ondes, les vidéo-clubs à travers toute la terre est un signe aveuglant de démocratie. Chez nous tout le monde vous le dira, surtout le ministère de la Culture. En revanche si les mêmes personnages tatoués partout portaient un semblant de croix sur leur blouson et chassaient des Noirs ou des Arabes ce serait un tollé dans la presse. On parlerait de réveil des vieux démons. Le film serait interdit aussitôt. En fait, le libéralisme à l'américaine couche avec ces démons-là depuis longtemps: sauvage riez, dégradation de la famille, affranchissement à l'égard des tabous sociaux, convoitise sexuelle et matérielle, culte maladif de la force, persécution des faibles et des exclus. Si la tentation fasciste se répand un jour à l'Est ce sera aussi par réaction contre l'indignité du modèle que nous proposons. En Europe occidentale nos garde-fous, notre mollesse indulgente, notre humour, nos habitudes sociales nous mettent pour un temps à l'abri des raz de marée, mais écoutez plutôt gronder la colère des braves gens sur les bords du Danube ou de la mer

Noire, quand ils voient des enfants de quatorze ans affublés d'une pancarte portant la photo d'une putain en guêpière et l'inscription New! Girls Topless Tonight 10-4am. Vous ne les entendez pas, ces quadragénaires désormais trop vieux pour apprendre l'anglais commercial, trop dépassés pour écouter NRJ Europe, trop pauvres pour fréquenter le MacDonal'd's? Que disent-ils? «Mocsok», saleté. Seulement, pour l'entendre il faut fréquenter autre chose que le Hilton, les cafés underground, les allées du pouvoir. J'espère, mon cher Ferenc, que l'examen de conscience général sera imposé chez vous par des modérés, des gens comme vous et moi qui ont subi le cynisme des deux systèmes mais ne souhaitent pas la mort du pécheur. Prenez l'initiative de redéfinir les bases de votre liberté avant que les chauffeurs de taxi ne s'en mêlent, car eux tiendront vite à la punition. Si leur version de l'histoire et leur appétit de retrouvailles avec le Sens prend le dessus, les intellectuels suspects de complicité avec la barbarie marchande après avoir frotté de trop près le communisme n'auront pas bonne presse. Convenons que j'aurais mauvaise grâce à vouloir passer pour un dissident stricto sensu. La parole ne m'est pas refusée comme ce livre en témoigne. Chez nous on publie n'importe quoi, pourquoi pas la vérité? L'ennui c'est qu'à Paris toutes les vérités sont réputées relatives, surtout les plus embarrassantes. Cela permet d'accueillir ce genre de propos avec l'indulgence navrée que l'on consent aux illuminations. Un psychiatre télévisuel comme il y en a chez nous ne manque jamais une occasion de rappeler que ceux qui prétendent dire la vérité sont, eux aussi, des fascistes à tendance paranoïa que et qu'il faut s'en méfier. On peut préférer la méfiance envers ceux qui ont quelque chose à craindre de la vérité. Autant vous le dire, mon couplet sur la barbarie audiovisuelle a été rodé dans quelques salons où se réunissent des décideurs harassés autour d'une

bouteille et d'un plat surgelé quand les enfants sont couchés. Ce sont, pour la plupart, d'anciens condisciples, des administrateurs surmenés qui travaillent pour le ministère des Affaires étrangères ou celui de la Culture. Ils trouvent évidemment qu'il n'y a pas de quoi fouetter un chat. Le niveau scolaire dégringole? Ils s'en moquent; ils ont fait latin-grec et leurs enfants sont chez les prêtres. La programmation de la télévision nationale est telle qu'ils l'interdisent à leurs bambins, mais ils l'infligent à ceux qui n'ont pas de gouvernante. Le ministre défend parfois personnellement la diffusion d'un film sujet à controverse (oui, chez nous la démocratie en est là). Ils trouvent ça parfait, moderne. Que voit-on dans ce film? Deux voyous terrorisent une ménagère, vivent de larcins, intimident une famille de bourgeois, leur arrachent leur fille, la baisent à deux, bref le commun de la production. Mais c'est un film culte, nous dit-on. Si j'évoque à table les scènes de meurtre ou de torture que l'on diffuse chaque semaine à 20 h 45 sur la chaîne nationale c'est de mauvais goût, surtout au dessert et pourtant je n'y résiste pas: un type arrive dans un hangar où l'attend son ennemi le pistolet à la main. Autour d'eux des marmites d'aluminium de toute taille, et un grand réchaud. Le gars explique calmement qu'il va le tuer, le dépecer et le faire bouillir par morceaux, et que tout se passera très bien<sup>2</sup>. Les psychiatres auront beau nous expliquer, là encore, que toute vérité est relative, je tiens au moins quelque chose d'absolu, c'est que nous avons affaire à de la merde. Mocsok. «Mais pourquoi regardes-tu des choses pareilles? «me dit-on. «Parce que vous les diffusez», réponds-je avec l'ingénuité d'un homme du peuple à qui on demande pourquoi il mange des pommes de terre. On trouve partout dans l'Europe libérale des gens qui respectent l'homme et qui savent que la culture tourne autour de ce respect. Ils disent qu'en l'occurrence

nous n'allons pas dans le bon sens. Mais personne ne leur demande leur avis. Ils devraient s'estimer heureux de pouvoir l'exprimer dans le désert. Curieusement cette barbarie n'a pas non plus de défenseurs. Elle n'a que des profiteurs. Nul en effet ne tente aujourd'hui sérieusement de vanter les vertus du cycle *Mad Max* sur l'édification de la jeunesse mondiale. Les producteurs de ce genre de machines à fabriquer de la haine ont intérêt au contraire à baisser le nez pour que l'on s'avise publiquement de leur infamie le plus tard possible. Fortune faite. Au besoin ils participeront aux soirées de gala de San Francisco ou de Melbourne en faveur de la Croatie. Ferenc, contre tout cela les intellectuels à l'autre extrémité du continent sont en danger. Ils ont besoin que vous veniez nourrir les rangs de la résistance. Elle existe, je le répète. Quand ils vous voient hésiter à collaborer plus tôt parce que tout chez vous reste à faire et que les premiers sur le coup vous offrent un package culturel bon marché, ils crient à la trahison. Vous verrez vite que la nullité morale a atteint chez nous le point critique où même un gamin de dix ans s'aperçoit que les hommes qui font l'événement, les actifs, les productifs, enfin tous ces parents surmenés qui galopent pour payer leurs traites, ne valent plus grand-chose. On ne peut plus compter sur eux pour comprendre à quoi rime la vie. Leurs enfants leur préfèrent successivement les animaux de compagnie, puis la télévision, puis les machines. C'est à quoi, de notre côté du monde, on peut désormais mesurer la valeur globale d'une éducation. Quand un adolescent, arrivant chez quelqu'un en visite, se rue sur la chaîne stéréo, le magnétoscope, l'ordinateur, la moto du fils aîné, aux êtres il préfère les objets. Aux États-Unis les adultes communiquent par ce biais depuis quarante ans. Pour séduire un flirt, un collègue ou un patron, on montre ce que l'on a, faute de savoir ce que l'on est. Cette préférence pour le technologique, qui remplit les magasins

de télé-vidéo-hifi à travers tout le monde développé représente le degré zéro de l'humanisme et l'antithèse absolue de la culture. La culture commence quand un homme prête une âme à ce qui l'entoure. La barbarie technologique, c'est le contraire: la panoplie fait l'homme. La fonction crée l'organe, la machine ses opérateurs, IBM ses futurs cadres. L'aptitude physique ou mentale à maîtriser le fonctionnement d'un vaisseau, d'un ordinateur, d'un outil, la compétence au sens où l'entend la NASA, c'est notre mort. C'est la vôtre en tout cas doublement. Comme poète et comme Hongrois. Je vous dirai pour quoi tout à l'heure. En attendant si l'Europe réelle ne se réveille pas grâce à vous, nous serons bientôt sommés de passer l'examen d'aptitude à la société de demain. L'intelligence que réclame la fourmilière et qui fait fi de la morale, celle qu'on essaie de vous fourguer en ce moment au nom des lois sacrées du commerce, celle qui fabrique les adolescents qu'ont voit sucer leur pouce en lisant des bandes dessinées cruelles et analphabètes, de grâce refusez-la: ses promoteurs sont à vos pieds en ce moment, profitez-en. Refusez d'ache ter sans condition la société de la lobotomie permanente: vrai/faux, on/off, oui/non. Elle vous mène au désastre et nous avec parce qu'elle n'a aucun respect pour l'homme, elle le sollicite, le fait réagir au moyen de vulgaires stimuli. Avez-vous jamais éprouvé la colère de celui qui, placé devant un test d'intelligence, s'ingénie à trouver, entre trois figures géométriques, un rapport que l'auteur du questionnaire n'a pas établi lui-même? Après vingt secondes la réponse est regardée comme nulle. Accessoire ment le candidat aussi. L'intelligence, la vraie, pourrait être chassée de chez vous par le même phénomène. Rien n'est prévu pour ceux qui trouvent le vêtement trop petit. Ne parlons pas de ceux qui se contentent de l'amour et qui vont à

peu près nus dans ce monde glacé. Si nous ne nous réveillons pas une éternité de bidonvilles les attend. Les artistes sont placés entre les deux. Les nôtres en tout cas regardent se défaire le tissu de l'humanisme avec effarement. Littérature, cinéma, télévision, on peut mesurer partout depuis dix ans le niveau d'exigence auquel la société de l'argent a placé la barre: il est pélagique. Nous allons toucher le fond de la sottise et de la méchanceté. Les filets dérivants de la connerie ratissent toujours plus large et plus bas. Nombre d'entre eux ont échappé à leurs propriétaires et vont comme des méduses mortes, ramassant n'importe quoi, n'importe qui, pour finir échoués sur des hauts-fonds idéologiques en vomissant des milliers de proies inutiles.

Après un tableau pareil vous vous demanderez évidemment ce qui nous reste à entreprendre et de quel optimisme nous pouvons encore faire preuve, mais la question même est à écarter car nous n'avons plus le choix. L'optimisme est obligatoire. La recherche d'une solution est tellement urgente que la lecture de ces lignes devrait vous convaincre d'avoir déjà trouvé. Il nous faudra recourir à la ruse. Nous ne sommes pas les plus forts. On peut même dire que la force est doublement notre ennemie puisqu'elle a raison de l'intelligence dès le premier appel aux armes. Il n'est donc pas question de combattre, mais de résister. La résistance est une vertu européenne. Les Hongrois en connaissent le prix mieux que personne. Malgré tous les malheurs que l'Histoire leur a infligés ils sont demeurés opiniâtrement hongrois. Sous les Turcs ils le sont restés. Sous les communistes ils l'étaient encore. On peut donc espérer qu'ils ne lâchent pas prise avec le règne de l'investissement étranger. Il est urgent que nous sachions retrouver grâce aux vieux peuples du fond de l'Europe une morale qui est de notre tradition et de notre salut, avant qu'une autre ne s'impose définitive ment: celle du marché qui fabrique des hommes sans mémoire,

sans jugement et qui ignore les traînards jusqu'à les vouer contre nous à la colère des pauvres. Cette humanité-là se suicide tous les jours en réinventant les jeux du cirque. Elle sera dévorée par ses lions. Il suffit de marcher la nuit dans certaines rues des capitales européennes pour s'apercevoir que les cages du Colisée sont déjà ouvertes. Mais le plus grave est la mobilisation toujours croissante des îlots de la pensée que sont devenues les classes populaires dans le système libéral. Si l'histoire manquait à y porter remède, il faudrait d'urgence réveiller, préserver, entretenir la diversité des peuples européens avant que l'uniformité des comportements ne les livre aux tentations totalitaires, politiques ou religieuses, car c'est là que tout mène: quand la révolte des esclaves aura commencé, les intellectuels qui auront échappé aux lions seront muselés par le peuple. Il leur restera les catacombes. Alors que faire? Agir? Même plus. Il convient plutôt d'appliquer au traitement de la question la philosophie gandhienne de la non violence active. C'est la seule qui soit vraiment significative, qui comporte une part de danger et qui relève du courage. La résistance par essence. Elle oblige à encourir le risque du ridicule, à déjouer toutes les tentatives d'enrôlement, à écouter sa conscience et à vivre opiniâtement selon la justice, en songeant que les oppresseurs finissent toujours par terre.

Contre les chars d'assaut la méthode a ses limites. Mais face à la laideur morale et sociale permanente à laquelle nous sommes soumis aujourd'hui c'est la seule attitude concevable parce qu'elle est contagieuse, dans un monde dominé par la «communication». Elle peut emporter le morceau en retournant contre l'adversaire ses propres armes. Quelles armes? La mode, au premier chef. Dire non à la dégradation de la morale humaniste ne se conçoit ni par la tyrannie de la vertu, ni par les bandes armées

saccageant les symboles de la décadence, comme on le voit pourtant déjà ici ou là, mais par une utilisation habile de ce qu'on appelle le goût du jour. Au creux-des années 70 on est parvenu à vendre Che Guevara, Jésus, l'anti-nucléaire et les petits pois biologiques par cette méthode. Pourquoi ne réussirait-on pas à imposer la mode Résistance? Inventons donc la jeunesse mocsok-resistant. Imprimons blousons et maillots. Que les voitures se couvrent d'autocollants Barbarie non merci. Il s'agit bien de l'attitude la plus efficace puis qu'elle obligerait le système mercantile à un changement de cap s'il veut ménager ses profits. Le procédé fonctionne déjà quand il s'agit de boycotter le thon en boîte. Il suffit que la demande précède l'offre. Or comment amorcer la pompe et révéler une demande de morale dans un système qui l'ignore si délibérément? Ce n'est pourtant pas faute d'un vrai besoin, car les résistants en puissance représentent, dans nos sociétés développées, les deux-tiers de la population. Mais ils ne le savent pas. L'accès aux médias leur est tellement compté qu'ils se croient minoritaires. Quand on nous dit par exemple que le rap déferle sur la jeunesse, le phénomène musical et social dont il s'agit, lié à la violence urbaine américaine, n'affecte en vérité qu'un quarantième des adolescents d'Europe occidentale.

La minorité la voilà. Mais la mode est ainsi faite aujourd'hui que les autres n'ont qu'à se taire. Ils assistent, impuissants, à la propagation d'une image mensongère mais obligatoire de la jeunesse qui passe par le déhanchement, la casquette en arrière, la stéréo sur l'épaule. Il n'est pas rare que nos propres adolescents, même s'ils portent un blouson aux couleurs de Los Angeles Lakers, réparent les volets chez leur grand mère le dimanche. Ici à Budapest on voit du Chicago partout, des T-shirts Heavy Metal et des voitures qui disent fuck them all, mais elles sont parfois garées devant les églises et leurs propriétaires

jouent les porte-croix dans une procession religieuse. En Slovaquie l'année dernière j'ai assisté à un concert dans une famille modeste où les trois sœurs, chaussées de baskets fluorescentes et vêtues d'un mauvais sweat, jouaient de la musique de chambre après la vaisselle. Elles lisaient aussi Léon Tolstoï, Stefan Zweig et Bohumil Hrabal. Elles voulaient faire un beau mariage. En somme, voici de bonnes nouvelles: une moitié Est de la jeunesse européenne n'a donc pas encore contracté de préjugés contre le savoir, l'autorité parentale, la maternité, la religion, le respect des vieux, la musique de Smetana. Pour que les résistants chez nous comprennent enfin qu'ils sont les plus nombreux, il faut, en d'autres termes, que la mode leur vienne des pays en retard. En Europe de l'Est écrivains et artistes jouissent d'un certain prestige aux yeux de la population. Ceux qui résistaient naguère aux communistes par le coup de griffe théâtral ou la dérision romanesque n'ont pas vendu leur âme ni laissé leur plume s'émousser, profitons-en. Vous me dites en bon sceptique hongrois que c'est faute d'en avoir eu le temps ou l'occasion, mais cette fois l'optimisme est de mon côté.

Vous me dites que la trash-littérature américaine entame au contraire à Budapest une percée spectaculaire parlez, écrivez ce que vous en pensez. Profitez de ce qui vous reste d'autorité comme intellectuel. Tout ce qui contribue expressément à la propagation des niaiseries et de la violence vous répugne, dites-le. Vous serez peut-être entendu suffisamment pour que l'écho de vos protestations devienne ce que nous appelons un nouveau phénomène de société à l'Est. Vous verrez que nos journaux se montreront rapidement friands de vos propos. Dès que l'on parle de l'«émergence» de quelque chose, chez nous, on envoie une équipe de télévision dans les vingt-quatre heures pour voir

ce qui émerge. Il faut alimenter la pompe à nouveautés. La crainte suprême, dans les médias occidentaux, est d'avoir un train de retard. Pour une fois ils seront en avance. Ce phénomène, ils vont le provoquer par inadvertance. La contagion de la résistance en Europe n'attend que vous. Que l'Est nous en donne le prétexte et nous commencerons peut-être à opérer le miracle qui consiste à détacher les machines à produire le sens du train de la technologie et du commerce. Vous doutez de votre influence sur les esprits, mais honnêtement que vous reste-t-il d'autre? Les pays de l'Est ont-ils, aujourd'hui, un autre moyen d'affirmer leur identité européenne que de nous rappeler ainsi au sens de la famille? Dès qu'il s'agit du libre-échange et de la prospérité chacun a vu, à Maastricht, que l'Europe formait plutôt un club. Les familles protègent et aiment leurs membres malades. Les clubs les trahissent et les repoussent au moindre doute. Le club vous a repoussé. Vous n'êtes pas assez chic pour nous. Il suffit de passer de Munich à Prague en un après-midi pour comprendre que vous êtes encore loin du compte. La Hongrie elle même a beau plastronner sous le panneau Coca-Cola depuis cinq ans et rouler carrosse à crédit elle ne fait guère illusion non plus. Or pourtant vos interprètes de Bach ou de Chopin ne sont pas moins doués ni moins nombreux que les nôtres. Il s'agit donc seulement de mettre l'accent sur ce qui nous distingue, c'est-à dire de ménager, de glorifier même nos caractères respectifs afin qu'ils nous rapprochent par la vertu du singulier. Pour cela, on peut imaginer toutes sortes de moyens. Le meilleur est la publicité que nous donnerons désormais à ce que nous avons de plus remarquable. Nous comprendrons vite que nous l'avons en commun. Rendre publique la reconstitution de la famille humaniste européenne est à la portée des gouvernements dès demain. Que les ministres de l'Education commencent par définir, en ce sens, un cycle

d'études historiques obligatoire dans le secondaire. Que l'on mette l'accent sur l'existence plurimillénaire de notre civilisation. Que l'on veuille rappeler aux lycéens français que l'histoire de notre continent ne commence pas avec la guerre de 14. Qu'on leur explique aussi que la découverte de la photographie et de la machine à vapeur ne sont pas ses seuls titres de gloire. Enfin, que l'enseignement de l'art et de l'artisanat retrouve la place qu'il n'aurait jamais dû perdre en tant que vecteur privilégié d'intelligence du monde et d'indulgence envers autrui. On aura déjà fait un grand pas. Que l'on crée ensuite (et surtout) une sorte de parlement culturel européen détaché des instances politiques et économiques. Quand? Demain, que la France prenne demain l'initiative de réunir un organisme chargé de réfléchir aux modes de constitution de cette assemblée. Comment procéder? J'imagine que le ministre de la Culture saisit son téléphone. Il tâche de trouver des homologues jusqu'en Estonie et en Bulgarie afin de rassembler le conseil de famille avant la fin de l'année prochaine. Où siègera-t-on? (Mon cher Ferenc, je paraphrase ici notre dialogue d'hier au café New York où se réunit la fine fleur des lettres locales et où l'idée a fini par jaillir d'une candidature de la ville de Budapest. Prague pourrait y prétendre, mais il manque à Prague la clé de l'Orient que la Hongrie a payée cher dans son histoire. En outre la République tchèque est trop slave. Dans une Europe dite recentrée seule la Hongrie semble neutre parce qu'elle n'a pas d'alliés objectifs.) Budapest, à mi-chemin entre l'Est et l'Ouest, entre modernité et tradition, entre surdéveloppement et marasme, entre Nord et Sud pourrait très bien faire l'affaire. En outre, ici le Parlement est beaucoup trop grand pour un pays de dix millions d'habitants. Tout le monde le dit depuis un siècle. Enfin la capitale de votre pays a toujours aspiré à la reconnaissance

européenne, c'est le moment d'y prétendre. Il serait symbolique de corriger, par la notion d'aire culturelle européenne, notre perception géographique du continent en plan tant un drapeau ici. Une anomalie saute aux yeux de n'importe quel homme de bon sens: la carte actuelle de l'Europe dite des douze ou peut-être des quinze dans le meilleur des cas s'arrête à l'Autriche. La France peut-elle ignorer plus long temps des pays comme le vôtre ou comme l'Ukraine où, dans les familles aisées le bilinguisme français était partout la règle? Bref, la ville de Budapest, dans notre utopie pas si improbable, sera le siège de l'Assemblée culturelle européenne (ACE). Comment sera composé cet organisme? La question est ouverte, comme on dit. Mais on peut déjà former le voeu que la désignation reflète et respecte les composantes les plus régionales de la culture sur notre continent. Il ne s'agit donc pas de rassembler les présidents des grandes universités de chaque capitale, quelques académiciens ou philosophes célèbres et l'inévitable prix Nobel de la Paix qui prend le Concorde comme l'autobus, non: c'est précisément de quoi nous souffrons déjà. Il s'agit plutôt de donner, par exemple, au Pays basque ou à la Suisse alémanique, la garantie d'une représentation qui leur fait défaut dans la pensée européenne d'aujourd'hui (d'où leur méfiance opiniâtre et légitime). De quels pouvoirs l'assemblée en question sera t-elle dotée? Outre celui de gérer son budget, elle aura pour principale mission de rouspéter, d'adresser des recommandations, de rappeler qu'il existe sur ce continent des pays intérieurs, des arrière-pays qui ne connaissent ni frontières ni marchés-bref, toute une cartographie du cœur et de l'histoire qui réclame un peu plus de respect. Ceux qui ne veulent considérer ni l'un ni l'autre n'auront qu'à payer. Puisque tout est affaire d'argent, la laideur et l'impudence auront un prix comme la pollution maritime. Le deuxième volet de l'affaire

consisterait donc en une taxation culturelle que l'on peut imaginer à double détente: d'abord une surtaxe automatique de la barbarie en images qui rejoint le taux de fiscalité déjà pratiqué pour la pornographie, ensuite un droit de douane destiné à rétablir l'égalité des chances dans la production, entre pays signataires et pays extérieurs. Les esprits négatifs parleront de protectionnisme (chose très laide comme on le sait). Les autres, les optimistes, souligneront que s'il existe un seul moyen de faire un pas sur la voie de la véritable intégration européenne jusqu'à l'Oural en moins de deux ans, c'est celui-là. Pour tout le reste, chacun sait qu'une ouverture institutionnelle à l'Est est illusoire dans la situation économique actuelle. Rien de plus positif, rien de moins frileux que cette proposition censée paver le terrain pour une intégration future, fondée sur les peuples et non sur les marchés. De surcroît elle aurait le mérite de priver les mouvements nationalistes de leur futur thème porteur: car si l'Europe institutionnelle définit maintenant sa morale, la rappelle, oblige ainsi le reste du monde à lui montrer plus d'égards, nul, en son sein, ne pourra se prévaloir demain d'avoir été le premier à exhumer l'esprit de famille sous le prétexte que nos instances y ont failli. Aucun État, aucune secte, aucun intégrisme religieux ne pourra dire en somme: «Heureusement que j'étais là, car nous courions à l'anéantissement. «Il s'agit donc bien de faire preuve de courage et de prévoyance. On encourt encore très souvent l'accusation de frilosité dès qu'on embrasse le parti du doute devant l'Europe dite de Maastricht. Les accusateurs quittent volontiers le ton de la raison, dont ils prétendent détenir le monopole, pour celui de l'invective qui révèle au passage la nature épidermique de leur conviction. Ils décrivent les eurosceptiques comme des animaux à sang froid, de mauvais coucheurs qui se pendent aux basques de l'Histoire pour l'arrêter en marche. Et

lâches, de surcroît. Qu'on me pardonne, mais l'attitude qui consiste à donner la parole et le droit de vote aux pauvres, à leur reconnaître une influence sur notre morale et notre destin représente le contraire de la lâcheté. En outre elle est conforme à l'honneur. Nul ne saurait imaginer d'Europe sans honneur. Hélas, me dira-t-on, qui peut donc définir où se trouve en ce moment l'honneur européen? Pour le savoir, il faudrait se consulter toutes les semaines pendant plusieurs années, mais on peut déjà essayer de savoir où il n'est pas. Par exemple l'Assemblée culturelle européenne n'aurait pas grand effort à faire pour nous convaincre que notre honneur n'est pas dans le démarquage des émissions de télévision californiennes ou les programmes achetés sous licence. Oui, décidément, s'il devait un jour aller jusque-là, il n'y a plus de temps à perdre, il faut décréter au plus vite la constitution du Parlement de la culture avec pour corollaire évident et naturel la taxation, à leur entrée dans le circuit intra-européen, de Prague à Lisbonne et du Danemark à la Bulgarie, des œuvres réalisées dans les studios de San Francisco, des films de chez nous tournés directement en anglais, des jeux importés clés en main, etc. De même, si rien n'est fait demain, les dessins animés japonais au kilomètre, réalisés par de minables graphistes qui chez nous entreraient à peine aux Beaux-Arts, vont tuer les studios d'animation de Prague ou de Moscou, lesquels travaillent dans la poésie pure, pour ne pas dire le génie, avec des bouts de ficelle. La taxation culturelle aurait tous les mérites à la fois: rétablir la balance commerciale en la matière, alimenter le budget de l'Assemblée permanente, rendre aux cinéastes européens l'oxygène qui leur manque; et peut-être même fournirait-elle en outre de quoi renflouer Cinecitta ou ses équivalents russe ou allemand pour un redémarrage *in-extremis*. Pour le coup l'Europe pourrait donc être élargie sans dommage aux pays de l'Est en attendant mieux.

Le bénéfice psychologique en serait considérable. Voilà qui aurait déjà pour effet de faire avaler aux Polonais ou aux Tchèques leur éviction du club des grands garçons économiques. Si nous leur prouvons qu'en eux nous respectons des témoins et acteurs de notre histoire, ils auront au moins la satisfaction de compter parmi les cousins pauvres d'une famille noble et de participer à la vie sociale européenne selon leurs titres, non selon leur fortune. Mais si nous persistons à ne considérer que leur fortune, s'ils restent les cousins pauvres d'une famille riche, si les Coréens ou les Taïwanais gardent sur eux l'avantage dans leurs rapports avec nous, la colère prévaudra chez eux tôt ou tard. Leur noblesse, ils nous l'enverront à la figure avec des variantes nationales comme celle de la Pologne où le catholicisme étrenne aujourd'hui, à sa manière, l'économie de marché par centuplement du nombre de vols d'objets d'art dans les églises (à destination de nos pays, bien entendu) et par dégradation du simple respect des convictions religieuses de chacun dans le cinéma ou la télévision. Une loi sur l'audiovisuel vient d'être votée à Varsovie pour contenir le raz de marée des provocations systématiques, mais chacun se doute que la libéralisation des ondes se traduira, tôt ou tard, par la généralisation du ricanement, comme il est devenu de règle chez nous. Une fois de plus, gare à la colère des humiliés! Aucune mesure conservatoire du même type n'est intervenue dans les nouvelles Républiques tchèque et slovaque qui ont en ce moment d'autres problèmes à régler. Mais il suffit d'une brève enquête pour s'apercevoir que, parmi les dix films présentés chaque mois au Kino local dans les villes moyennes aux confins de la Moravie et de la Slovaquie, dix sont américains et dix ont pour sujet des canardages à coups de magnum, des poursuites en voitures, des prises d'otages, des tortures et des gaietés en tout genre filmées, pour

la plupart, dans la banlieue de Detroit ou de Philadelphie. A ce compte-là, combien de temps faudra-t-il pour voir surgir les premières bandes armées de chômeurs à Brno, Ostrava ou Cracovie? Dans une Europe de la famille, la Hongrie et la France auraient enfin le même poids, celui de l'histoire commune. On s'apercevrait vite que les universitaires du Moyen Age, Mozart, Liszt ont fait le «miracle européen» avant les promoteurs immobiliers, mais on se rendrait compte aussi que le sens de la famille suppose des devoirs mutuels. En d'autres termes si nous concédons aux autres pays du continent, à ceux qui partagent notre culture et notre histoire (mais certes pas pour l'instant notre abondance ou notre licence), le droit de nous rappeler à l'ordre, saurons-nous faire preuve de l'humilité nécessaire pour les écouter vraiment? Si, par exemple, la Pologne ou la Russie détiennent, par leur vote, une influence réelle et par viennent à œuvrer en faveur du respect des convictions chrétiennes dans la vie européenne, aurons-nous la sagesse d'en tenir compte? Réciproquement, si un débat à l'Assemblée culturelle européenne souligne l'intransigeance parfois féroce de leurs rapports avec le judaïsme voire avec l'islam les concernés consentiront-ils à y réfléchir parce que nous le leur demandons? On peut l'espérer. Mais la première étape est au moins d'en parler quelque part. La nature des sujets abordés ferait du parlement culturel un foyer dont les débats éclipsaient rapidement pour le public, en intérêt véritable, ceux qui concernent la taxation des plus-values ou les produits laitiers. Le plus fort est qu'on verrait donc surgir du même coup un sentiment européen réel (qui fait défaut depuis quarante ans) et s'exercer une véritable loi de gravité continentale, du simple fait que les thèmes de discussion intéresseraient, pour une fois, les peuples dans leur être. Depuis cinquante ans au comptoir des cafés on n'a jamais vraiment discuté du charbon, de l'acier ou des règlements

sanitaires-à la rigueur pour en hausser les épaules. Mais demain, si l'Europe commence à se préoccuper enfin des problèmes d'éducation, d'urbanisme ou d'exode rural dans leur influence sur ta morale plutôt que sur le PNB, alors tout le monde aura son mot à dire. Quand on a reconstitué le foyer, l'essentiel est fait. La famille peut résister à tous les vents. Elle veut même accueillir des représentants d'autres cultures sans en faire un ulcère. Elle demeure le vrai lieu de définition, de référence pour chacun, faute duquel les peuples finissent aussi déboussolés que les adolescents

grandis dans la rue. Le soupçon terrible de protectionnisme continental continuerait sans doute à rôder autour de nous de façon insistante. En outre nous ne sommes pas à l'abri de mesures de rétorsion américaines sur les céréales, l'acier ou le vin blanc (voilà qui montrerait bien où se situe le débat culturel aujourd'hui). Mais on peut imaginer aussi bien que les majors californiennes viendraient investir ici sans discuter nos règles, comme l'a fait Toyota aux États Unis lorsque les quotas d'importation sont devenus draconiens. Cinecittà et les studios de la Victorine à Nice joueraient donc le même rôle que les implantations dans l'automobile. A terme on assisterait au développement d'une production spécifique au marché européen, quelle que soit l'origine des capitaux. En fait il est probable que la guerre n'aura même jamais lieu. L'abus des positions dominantes en la matière provient moins de l'esprit dominateur de nos partenaires que de notre faiblesse systématique à leur égard. Ils auraient tort de ne pas en profiter comme ils l'ont fait à Eurodisney où les trois quarts de la classe politique française et le grand patronat se sont précipités le jour de l'inauguration pour coiffer les oreilles de Mickey. Que l'on veuille jouir d'une position dominante est naturel. La honte s'abat plutôt sur celui qui rend les armes

sans même poser de conditions. En quelques années la question des influences serait pourtant facile à régler d'une façon qui ménage rait l'honneur de chacun. Il suffit de savoir qui doit détenir les clés de la maison. En attendant il n'y a pas de petit symptôme. Si l'on veut savoir où l'honneur européen ne se trouve pas en ce moment il faut réfléchir profondément à ce qui s'est passé dans ces terres agricoles de l'est de Paris. L'essentiel de la leçon (mais la plupart des visiteurs l'ignorent évidemment faute d'avoir fait la tournée de tous les lieux homologues) est que l'attraction de base dans tes parcs Disney n'a pas changé depuis trente-cinq ans. Elle essaime ainsi à travers la terre entière. Demain en Chine ou à Singapour on verra peut-être construire une quatrième réplique des Pirates des Caraïbes ou du manège It's a little world qui tournera sur la même musique écœurante et guillerette. La stérilité c'est ça. On ne change pas une recette qui marche. Chacun achète le même rêve à trois sous, sur tous les continents. L'essentiel est que personne ne le sache. Pour convaincre tout le monde, c'est-à-dire les hommes de bonne volonté dans le monde entier, du bien-fondé de cette attitude défensive appliquée d'ailleurs à toute culture y compris la Guatémaltèque, il conviendra de propager parallèlement de bonnes idées, de celles qui ne coûtent rien mais que l'on retrouve vingt ans après dans les consciences. L'une d'entre elles s'appelait Amnesty International. Elle concernait, comme on le sait, le sort des opprimés politiques. Au début le rapport annuel attirait l'attention d'un groupe restreint d'étudiants et de journalistes, en Angleterre, au Canada, aux États-Unis Désormais on le lit partout et dans tous les milieux. La mode explique, certes, la moitié de ce succès et le rapport d'Amnesty traîne volontiers dans les salons sur la pile de magazines. Mais après tout c'est parfait. Si c'est sur la mode qu'il faut compter désormais pour sauver des vies,

comptons sur elle aussi pour sauver des âmes. Donnons-lui un équivalent culturel planétaire, qui percevra lui aussi une cotisation annuelle chez l'universitaire, le religieux, le citoyen soucieux de morale. Editons un rapport annuel sur la dégradation de l'homme par l'écrit, la télévision, le cinéma. Comme Amnesty, confions des communautés de langage et de pensée en danger à la garde d'autres communautés mieux préservées qu'elles de la pâtée commerciale ou des pressions politiques. Il serait sans doute aisé d'obtenir que ce texte annuel soit lu et commenté; un peu plus difficile, sans doute, que la publication d'extraits en devienne obligatoire. Qu'y trouverait-on? Entre autres, la dénonciation circonstanciée d'une liste de productions de l'année dans le domaine de la fiction. Mais également des chiffres relatifs à l'évolution des marchés, aux méthodes de dumping, etc. Quelle différence avec les débats de l'Assemblée culturelle européenne? Il s'agit cette fois d'une association mondiale éthique qui édite un bulletin et qui se contente d'attirer l'attention sur les manquements à la dignité de l'homme sur le ton et par les moyens qu'utilise aujourd'hui Amnesty pour défendre ses droits. Les sceptiques hausseront les épaules à l'énoncé d'une telle proposition. La mise en cause d'un régime n'avait déjà pas grand effet sur le sort de ses prisonniers politiques, que dire d'un film? Qu'en dire? Mais justement. Il suffit de lire déjà ce qu'en dit le générique. Que la compagnie X y a collaboré. Que la firme Y était dans le coup. La publicité de l'affaire peut fort bien fonctionner dans les deux sens et rendre le sponsor complice d'une infamie si elle devient notoire. J'entends d'ici les tartuffes grommeler qu'on ne saurait définir ce qui est dégradant. Les exemples que j'ai cités ne leur suffisent donc pas? Le producteur de Robocop par exemple jouit en ce moment d'une immunité remarquable. Nul ne connaît de mémoire le nom

de la compagnie. Les bailleurs de fonds sont anonymes. Quand le moindre film pornographique se voit appliquer un taux de taxation de 33 %, le fait de saigner un adversaire devant la caméra ne les désigne pas au fisc davantage que s'ils étaient fabricants de peluches. Voilà ce qui doit changer. Dans le rapport annuel il ne s'agirait pourtant d'abord ni d'interdire ni d'intervenir, mais de proférer une opinion qui mentionne nommément les coupables, les producteurs, les financiers de l'affaire, les marques associées. Dans notre système la honte publique, la sanction par le consommateur sont encore les moyens les plus rapides d'opérer une révolution. Il ne faudra pas dix ans pour que la mode de la vigilance à ce prix se répande. Les producteurs qui n'ont d'autre but que de ramasser de l'argent ou d'en recycler seront obligés de trouver un nouveau «créneau». Reste un détail à régler (entre quelques autres, hélas). Pour que cet organisme jouisse d'un prestige supérieur à celui des innombrables officines à travers le monde qui émettent par exemple des avis et des rapports sur l'évolution de la civilisation cathodique, il conviendra de nommer à la tête du comité de patronage ces personnages à l'autorité morale indiscutée dont l'écrivain tchèque et autrichien Franz Werfel réclamait déjà le concours en 1937. On peut d'ailleurs saluer la perspicacité de cet homme qui redoutait l'exigence de totalité issue des méthodes modernes de diffusion de l'information. «A l'époque classique, disait-il à peu près, littérature et philosophie pénétraient la réalité, désormais c'est le contraire. «Peut-on être plus actuel? Werfel appelait donc à la constitution d'une assemblée de vigiles contre l'invasion de la propagande, «qui ne laisse jamais à la pensée libre l'isolement, la quiétude grâce auxquels elle peut de temps en temps se replonger dans sa propre vérité».

Cinq ans plus tard à Vienne la propagande ne se contentait plus de vous casser les oreilles, elle sonnait à la porte de votre vérité aux premières heures du matin. Nous n'en sommes pas là mais rien n'est exclu. Werfel entendait former son comité parmi les poètes et les plus hautes intelligences de son temps, sans définir ni les modalités des nominations, ni la nature de leur tâche, mais il les voulait artistes et artistes «sérieux» (comble d'utopie). Son «Académie mondiale des poètes et des penseurs» avait expressément pour mission de lutter contre l'«invasion de la barbarie».

On voit que la nécessité d'un traitement du problème ne date pas d'hier. Au passage il est également satisfaisant d'entendre notre auteur déplorer «la publicité cynique par quoi les carriéristes de tous bords parviennent à promouvoir leur nom», de souligner que «les vrais artistes vivent en exil», etc. Aujourd'hui un club de poètes (il lui souhaitait une quarantaine de représentants, ce qui paraît peu à l'échelle de la planète) vitupérant la défaite de l'humanisme fait plutôt sourire. Le sourire s'accroît quand on voit le président de la République française constituer une version solennelle et hâtive de la même formation avec la complicité d'une cinquantaine de personnages choisis dans son carnet d'adresses-dont l'inévitable poignée d'anciens communistes aux abois. Ce nouveau club s'appelle Académie universelle des cultures. Le moins qu'on puisse dire est que la référence à Franz Werfel n'a pas été très explicite dans la bouche de ses fondateurs. En outre on a du mal à ne pas voir là-dedans un rassemblement de pyromanes venus crier au feu. Qu'en serait-il plutôt d'une association active de plusieurs milliers de membres publiant dans chaque pays le Tableau du déshonneur après avoir épluché la production de l'année? Pour résister à la démagogie de l'adversaire avec les mêmes armes

on pourrait d'ailleurs avoir recours aux figures emblématiques de la sagesse et de la bonté que les sondages persistent à hisser en tête, au milieu des vedettes de la chanson (ce qui prouve que tout n'est pas perdu). L'une des plus aimables preuves de civilisation que donne la France en ce moment est de placer au sommet des classements de popularité un vieux prêtre qui donne à manger aux pauvres. C'est un signe encourageant et il y en aura d'autres. Bref, si vous amorcez la pompe du retour à la vertu, si le monde intellectuel de l'Est saisit sa chance de nous donner bientôt pareille leçon, si les éditeurs parisiens publient un jour les Lettres persanes d'un écrivain hongrois ou tchèque débarquant à Paris pour nous dire: «Comment peut-on être français? Qu'avez-vous fait de vos frères, de vos pères? «nous serons nombreux à lui répondre que nous n'attendions qu'un signe. La résistance sera devenue une force politique sans avoir eu besoin de lever un parti. Il est vraiment temps. Au train où vont les choses, l'Europe est la dernière chance qui reste aux pays développés pour plaider la cause de la civilisation. Nul doute que nous ayons une mission morale à défendre. Reste à savoir si nous sommes encore assez vertueux pour délivrer le message. J'entends les goguenards grommeler que cette «mission morale «du monde développé est une fable et qu'ils m'attendaient là. S'ils avaient le choix entre deux sorts de prisonnier de guerre, celui du pilote américain tombé aux mains de l'Irak, ou de l'Irakien aux mains de l'Amérique, lequel choisiraient-ils? Et vaut-il mieux être une femme adultère à Paris ou au Pakistan? Vous voyez bien que nous avons un message à délivrer. Nos prêtres avaient commencé lorsque les compagnies minières s'en sont mêlées, puis nos cousins d'Amérique ont pris le relais avec leurs méthodes d'exploitation particulières, désormais même les prêtres ne sont plus les bienvenus et les médecins en Somalie reçoivent des balles dans le

dos. En d'autres termes, nous avons perdu quelque crédit comme civilisés. On peut se poser la question de savoir pourquoi. Mais on peut aussi, pour une fois, tenter d'y répondre. Une opinion répandue chez nous est que les nations pauvres nous en veulent, en gros, de vivre dans l'abondance et le péché parce qu'elles ne peuvent pas en faire autant. Quels que soient leurs torts et leurs mensonges, ce soupçon de cupidité que nous appliquons sans cesse aux autres peuples de la terre en dit long sur l'échelle de nos propres valeurs. Par exemple dans la sournoise démangeaison qui anime le monde musulman à notre égard il y a aussi la conséquence de nos débordements, mais personne ne semble s'en douter. Depuis trente ans l'Occident, et singulièrement l'Amérique, offre une image minable au reste de la terre malgré ses dispensaires, ses bonnes sœurs, ses médecins spécialistes au dévouement remarquable. Il y a tout le reste, tous les produits chargés de sens. Un clip violent et provocant diffusé en Côte-d'Ivoire, au Cameroun ou au Liban ne représente pas seulement les royalties du producteur et la fortune d'une compagnie de Los Angeles, mais la dégradation, par l'homme développé, d'une certaine idée de l'homme tout court. Magazines, musique, cinéma, plus on ratisse large, plus on est obligé de descendre. C'est la loi du marché. Argument des promoteurs du business: «S'ils achètent, c'est qu'ils aiment ça. «Et de citer ces peuples arabes du Golfe prétendument confits en dévotion qui boivent du whisky en cachette et se font livrer des vidéos douteuses; et de rappeler que le Maghreb ne regarde pratiquement que la télévision française; et d'insister sur la cupidité, parfois la bassesse des donateurs de leçons du tiers-monde, qui s'en mettent plein les poches ou les yeux dès qu'ils le peuvent. Combien de fois entend-on chez nous les touristes de retour de l'un de ces pays *arriérés*, se complaire à décrire le

hiatus entre leur morale affichée si farouche et la réalité de leur existence qui l'est beaucoup moins?

«Et puis en attendant, disent-ils, ils ne refusent pas notre argent, hein ! »

On peut soupçonner que c'est à raison même de ces faiblesses trop humaines que ces pays auront besoin de rechercher, tôt ou tard, une rédemption contre nous. Les peuples qui, dans le monde développé, les invitent sans cesse à la transgression, non seulement par corruption active mais en donnant d'eux-mêmes une image dégradée, seront les premiers atteints car ce qui est abîmé n'est plus intouchable. Il est naturel que le modèle occidental fascine toutes les populations de la terre. Naturel, aussi, qu'aucun autre ne suscite désormais autant de colère. Par exemple la haine que voue l'islam iranien au grand Satan dépasse de loin son objet, évidemment. C'est la haine de tout ce qui n'a pas de sens; celle que tous les êtres animés de l'instinct du sacré vouent au démon intérieur qui les tourmente et leur dit: «Vas-y, toi aussi, enrichis-toi, conquiers, produis, découvre, jouis des fruits de la terre, gagne ton bonheur et ton confort, il sera temps plus tard pour la sagesse ou la mesure. «En ce sens l'Amérique n'a rien de singulier en tant que culture. Elle est le versant matériel de toutes les nôtres. Aussi parvient-elle à mordre sur chacune aisément puisqu'elle en fait partie. Elle nous rappelle au penchant le plus universel de l'homme qui consiste à manger le monde comme Adam a croqué la pomme. L'ennuyeux est que cet appétit de conquête, de lucre et de généralité, traite le patrimoine mental de l'humanité comme les mines de bauxite ou d'uranium et que si nous n'y prenons pas garde il nous mènera au même résultat: L'épuisement des ressources. Or j'ai beau chercher je ne vois pas d'équivalent à la conférence de Rio dans ce domaine. C'est dommage. De même que les Américains produisent 80% des déchets

industriels de la planète, on peut dire qu'ils sont à l'origine d'un pourcentage écrasant sinon équivalent de déchets culturels qui causent sur les esprits des dommages parallèles et préoccupants. Mais l'admettront-ils jamais? Sans doute pas davantage que pour les CFC ou le gaz carbonique. En matière d'intelligence on assiste pourtant à une fameuse disparition des espèces. Ferenc, je ne voudrais pas être désobligeant, j'aime assez votre pays et ses habitants mais, avec dix millions d'individus seulement et une langue imprononçable, le Hongrois me paraît faire partie des espèces menacées. A moins que nous n'agissions tout de suite. A moins que la mode ne revienne officiellement aux différences entre les peuples. En attendant, le modèle américain qui exporte sa vision carrée de l'homme par le canal économique depuis des lustres connaît quelques ratés. On me dira que la forme que prend le rejet en Iran depuis dix ans ne satisfait personne. Pourtant son caractère opiniâtre devrait au moins nous obliger à réfléchir; et à nous demander si l'Europe n'aurait pas quelques arguments à avancer cette fois résolument, pour justifier son refus d'être tyrannisée davantage par le garnement, le fils prodigue de notre continent qui dilapide dans tous les domaines un héritage millénaire et déshonore gravement la famille dite occidentale en la compromettant aux yeux du Tiers-monde. Il serait urgent sans doute de réhabiliter une certaine idée de nous-mêmes aux yeux du Yémen ou du Pakistan qui en ont besoin pour ne citer que ces pays-là, mais tout le monde sent bien que la ligne de front psychologique, entre le Nord et le Sud, va du Maroc à l'Indonésie en passant par le Kosovo et le Caucase et que c'est devant l'Islam qu'il faudra nous justifier un jour ou l'autre de ce que nous sommes. Ce n'est pas aux représentants des grandes compagnies internationales que nous allons laisser le soin de parler de Voltaire à tous ces gens qui nous

haïssent. Il est impératif que nous allions plutôt vers eux les mains ouvertes, sans avions à leur vendre, sans minerai à leur acheter, pour leur rappeler que nous sommes nous aussi une vieille civilisation, raffinée, subtile, capable de comprendre l'Islam comme Voltaire et le sens de la vie humaine comme n'importe qui. Il y a quinze ans un magazine publié à Paris appelé Jeune Afrique m'a confié le compte rendu d'un livre américain consacré aux différents âges de la vie. Je me souviens de son titre: *Passages*.

Mesurons avant tout l'universalité du sujet. Il ne s'agissait pas de traiter des problèmes de la vieillesse dans les institutions du Colorado. Il s'agissait de l'Homme, tout court, tout nu, avec sa majuscule en guise de pagne. L'auteur choisissait trois âges, adolescence, maturité, vieillesse. Que lisait-on sous sa plume experte?

«A quarante ans on ne se contente plus d'être un jeune médecin brillant ou un avocat de talent, on veut aussi être considéré pour soi-même... »

Ensuite il était question des enfants instables qui voulaient abandonner leur cours de danse ou d'équitation, je ne sais trop, mais on mesure combien le lettré camerounais a dû trouver cela passionnant et surtout universel.

Les trois-quarts de la planète n'étaient donc pas concernés par ce livre américain qui prétendait percer les secrets de la vie humaine. Si l'ouvrage en question, confiné à l'anglais, n'était destiné qu'aux libraires de Chicago, d'Oakland ou de Melbourne, c'était déjà un peu fort mais on pouvait toujours hausser les épaules. Hélas, quatre ou cinq traductions ont fait de ce pavé grotesque un best-seller mondial. Voilà une anomalie que les écrivains de la Vieille Europe ont du mal à trouver tolérable mais que faire? Je suis bien placé pour vous montrer à quel point notre faculté d'indignation là-dessus s'est émoussée puisque ce genre de traductions, je confesse qu'il m'arrive d'en vivre. En tout cas cela illustre parfaitement l'infirmité dont souffre

l'Amérique dans ses rapports avec les peuples et qui est le fruit d'un égoïsme que tout condamne désormais, même l'Histoire. Un écrivain espagnol ou français auteur d'un ouvrage de portée réellement universelle sur un sujet identique n'aurait pas eu la moindre chance d'être traduit en anglais ni vendu à Boston. En revanche n'importe quel médiocre collaborateur du New York Times, auteur d'un essai fâcheux sur les problèmes de la quarantaine, se retrouve dans les librairies de Madrid ou de Rome après deux ou trois ans. Par quelle perversion du système? J'y arrive. On observe ce qu'on appelle une «inégalité des termes de l'échange». Mais on m'objectera que ce n'est pas entièrement vrai puisque les écrivains français ou espagnols peuvent très bien à leur tour accéder au grand marché planétaire. Il suffit qu'ils consentent à se déguiser en Américains; à se conformer au bon goût actuel en littérature, ou dans le cinéma, celui qui fait les succès internationaux, et qui a ses grands prêtres, ses fabricants, ses couturiers de la pensée, ses défenseurs dans chaque langue, dans chaque pays. On peut même parler de collaborateurs. Comme toujours les plus fervents collabos et la majorité des partisans de l'envahisseur dans le public d'Europe occidentale n'ont qu'une connaissance réduite de l'Amérique, de son langage, de son mode de vie réel. Même si une grande part des jeunes adultes chez nous a déjà accompli son pèlerinage à La Mecque en l'occurrence New-York ou Los Angeles à l'âge de vingt-cinq ans, il reste que cette civilisation est perçue au travers du voile irisé de l'imaginaire. Les souvenirs de voyage se mélangent aux scènes de film qui nous sont infligées dès l'enfance. On ne sait plus trop démêler ce qu'on a vu de ce qu'on a vécu. Ajoutez à cela une méconnaissance générale de la langue anglaise. On la balbutie pourtant dans les affaires, l'informatique, le show-business pour décrocher un contrat ou

pour faire bien. Statistiquement, plutôt pour faire bien. Elle est devenue plus qu'une langue véhiculaire, il s'agit depuis des décennies d'un sésame social permanent, il y a des notions, des façons d'être, des événements qui ne se disent qu'en anglais, c'est le signe qu'elles sont à la mode. Tout cela donne depuis la guerre chez nous une magie particulière aux simples mots:»Ça a très bien marché aux États-Unis «En Hongrie aussi la magie opère. Mais c'est là tout de même que nos deux Europe ont connu des destins culturels différents. Que votre jeunesse en 1960 ait adoré Bill Haley, qu'elle ait déifié Paul McCartney en 1970 n'empêchait pas la glaciation communiste de fonctionner comme un rempart. Détestable, certes, mais voyez plutôt ce qui s'est passé chez nous entre-temps. Après, vous me direz qui, des deux, désormais, détient les clés de l'Europe réelle.

Donc, *ça a marché aux US*. Quoi? Un film, un disque, un livre, peu importe, des catégories entières d'objets ou d'œuvres Il suffit que le produit ait connu un succès là-bas pour qu'il entame une carrière prometteuse dans les esprits de ce côté-ci de l'Atlantique, avant même son exploitation. Les spécialistes s'arrangent pour faire courir la rumeur plusieurs mois avant la sortie. L'expression en faveur au creux des années phares de l'américanomanie, était «n° 1 aux États-Unis ». Elle s'appliquait à n'importe quoi. Au fond, ça n'a guère changé, au moins dans les termes. La seule différence est qu'à présent une partie du public d'Europe occidentale, même et surtout les jeunes, se détourne systématiquement de ce qui est «n°1 » là-bas parce que c'est trop con. Je ne suis pas sûr que ce soit une attitude intelligente. Elle peut être dangereuse comme tout ce qui est systématique, mais elle n'est pas inexplicable. En attendant, entre 1950 et 1980 l'effet «n°1 »fonctionne à plein. Dans le domaine des livres cela conduit à deux phénomènes successifs: une importation de

plus en plus massive de titres, et un infléchissement de la production du pays importateur vers ce qui domine le marché, c'est-à-dire le goût américain, comme pour les cigarettes. La traduction des grandes machines encensées par le New-York Times ne suffisant plus à alimenter le circuit, on voit se rétrécir peu à peu les mailles du filet. Le menu fretin finit par y rester: les séries romanesques à deux sous, les livres de psychiatres du New-Jersey, les pavés spectaculaires dans la lignée des «films-catastrophe» («*Airport*, *Earthquake* et j'en passe»). Malgré deux ou trois exemples qui tempèrent opportunément la portée de cette loi (l'exportation de *La Planète des singes* de Pierre Boulle ou le succès de *Papillon*, les mémoires d'un bagnard français, dans l'autre sens) la dégradation des termes de l'échange est devenue spectaculaire. Quelques maisons confortablement assises à Paris dans ces années-là peuvent se permettre de diversifier l'origine de leurs traductions. De 1970 à 1980 les plus gros promoteurs de livres américains sont aussi les traducteurs des Latino-américains et des dissidents de tout le bloc de l'Est. Politesse que les successeurs des premiers, entrés dans la carrière à la faveur de la mercantilisation croissante de l'écrit, n'auront pas. Le marché de la littérature-minute suscite en effet très vite de pures vocations d'aventuriers chez ceux qui ont appris leur métier dans les grandes maisons et qui n'aspirent qu'à créer la leur, pour avoir compris cyniquement que la société de consommation ne s'arrête plus à la porte des imprimeries. D'où également l'apparition d'auteurs-entrepreneurs comme le personnage mentionné plus haut qui, non content d'employer six ou huit personnes pour ratisser au plus large l'éventail des mythes romanesques «porteurs», trouve le moyen de griffer parallèlement des parfums, des montres, des stylos, et d'acheter le

film de l'exécution des Ceaucescu. Dans tout pays normal ce dernier détail aurait suffi à le déconsidérer comme personnage public. Mais il continue à vendre ses livres à cent mille exemplaires. La littérature est donc devenue un business comme un autre. A chaque interview notre mamamouchi de l'imprimé profère l'éternel lieu commun des nouveaux riches formés à l'américaine: «En France on n'aime pas le succès, dès qu'une entreprise fonctionne bien, etc.» Jamais l'idée ne lui viendrait que le jugement ne s'applique pas au résultat mais aux moyens employés pour y parvenir. On sait que dans la société moderne ils sont tous bons. D'où une floraison de maisons d'édition nouvelles, faites pour flatter et promouvoir ce genre de littérature dont le but est de ramasser de l'argent. Au début leurs fondateurs nous affirmaient naturellement qu'il s'agissait de constituer un trésor de guerre afin de publier plus tard des poètes raffinés. Quand on voyait leur propre raffinement on pouvait en douter à bon droit. En effet, pour assurer la promotion de ces produits finis prêts à la diffusion de masse en supermarché, les méthodes sont devenues de plus en plus discutables et sont descendues peu à peu jusqu'à la corruption. Un certain éditeur parisien qui se lançait à l'époque dans ce secteur douteux offrait voyages, soirées, cadeaux, et n'hésitait pas à injurier au téléphone les jeunes gens qui ne parlaient pas de ses prétendus livres dans les colonnes de leur journal. Il se comportait avec les chroniqueurs comme un *bootlegger* ou un chef mafieux et pour les mêmes raisons : trop d'argent était en jeu, il en perdait la tête. Inutile de vous dire qu'il est toujours prospère. Quand on se penche sur la qualité et le volume de ce qui nous tombe dessus dans tous les genres depuis ces années-là, on est frappé par la perversion mathématique du système. Pour ce qui est de la qualité, le public s'accoutume à ce qui ne fait pas réfléchir. Il paraît que c'est le mode de vie qui

l'exige, les gens rentrent du bureau comme des automates, il leur faut donc du divertissement. Une préférence corollaire les porte vers ce qui les fait réagir. En d'autres termes il faut que ça bouge. Après plusieurs années de ce régime le résultat saute aux yeux. Dans tous les domaines de la fiction, littérature, cinéma, télévision, on assiste à une normalisation du produit quant à l'univers décrit, décors, typologie des personnages, jointe à l'incongruité obligatoire des situations: il faut que quelque chose d'inattendu réveille le spectateur ou le lecteur de temps à autre. Bref, la production de fiction qui débarque dans les bagages de la modernité anglo-saxonne applique les recettes marketing et ratisse de plus en plus large selon des règles éprouvées: cela donne huit cents pages ou quarante épisodes de série-télé bourrés du même savant mélange de conformisme et de déraison. A la fin de chaque chapitre et de chaque épisode il se passe quelque chose, n'importe quoi, un divorce, un remariage-surprise, un chantage sur trois millions de dollars, l'explosion d'un immeuble de bureaux; l'un des personnages est défiguré par un jet de vitriol, le surlendemain on lui trouve un jumeau, etc. On se sent un peu frappé à l'estomac par la grossièreté des procédés employés, mais l'intérêt ne faiblit pas. Le sexe, omniprésent, ne joue jamais le rôle de la levure comme dans les œuvres de Stefan Zweig, mais celui du piment, comme dans celles de John Irving. Il s'agit d'exciter les papilles. Parallèlement ce qui est frappant dans ce genre de produits c'est qu'on n'y rencontre rien d'étrange, rien qui intrigue, rien qui arrête l'imagination. Bref, rien qui vous rende à vous-même. Tout vous en écarte. C'est la culture de l'évasion Donc le contraire de la conscience. Donc le contraire de la Culture. Enfin ce tout-venant de la production reflète les névroses ancestrales du monde anglo-saxon, qui culpabilisent le sexe mais pas la violence. Dans les films américains ou

anglais on prend la gaudriole au tragique et le meurtre à la légère. Après tout, me dira-t-on, c'est leur droit et c'est leur culture. L'ennui c'est qu'en l'occurrence leur droit nous prive de celui que nous exerçons sur notre propre culture. Par exemple en France ou en Italie, nous avons traditionnellement de l'indulgence pour les libertins, les poètes, les comiques, mais pas pour les assassins, les cupides, les pisse-froid. Je parlais de meurtre à l'instant, eh bien ! penchons-nous sur le mot et ce qu'il désigne. Non, ce n'est pas un Hongrois que je vais assommer de jérémiades sur le français. Aussi, je ne prendrai que ce mot, justement parce que, dans «meurtre» n'y a pas que le mot. Il y a aussi la chose. La perception de l'acte qui consiste à tuer son prochain n'est pas un trait neutre: elle est un symptôme très puissant, on peut même dire qu'elle est un véritable critère de civilisation. En France depuis des siècles on parlait d'assassins et d'assassinats, mots longs, solennels, chargés de consonnes sifflantes et qui avaient le bon goût de prêter à la rime. Même si ce n'était que la seule raison pour laquelle on les trouve toujours chez Boileau ou Victor Hugo de préférence aux mots «meurtre» ou «meurtrier», c'en était une. Pascal aussi les emploie souvent, comme tous ceux qui, chez nous, sont nourris de culture classique: Arthur Rimbaud par exemple (*Voici le temps des assassins*). Or que voit-on au XX<sup>ème</sup> siècle? Une accentuation de l'emploi du mot «meurtre», qui n'est pas un anglicisme puisque le français l'utilise aussi depuis le XIX<sup>ème</sup> siècle, mais qui l'est devenu par la seule fréquence de son usage. La littérature et le cinéma anglo-saxons disent *murder* quand on tue un voisin mais *assassination* quand c'est un attentat politique dirigé contre un roi ou un président. Le seul ennui c'est que le meurtre est tellement commun dans l'imaginaire anglo-saxon qu'il déborde sur le nôtre depuis un peu plus d'un siècle par le biais de l'intrigue policière. Le policier en tant que

genre littéraire n'existait pas en Italie, en Espagne ou en France avant que le monde anglo-saxon n'en propage la mode chez nous, par le biais des feuilletons, à la fin du siècle dernier. De là, peu à peu, l'habitude fut prise de considérer le meurtre comme un problème d'échecs, c'est-à-dire de l'abstraire. Il a perdu le caractère tragique et rituel de l'assassinat où la victime représente quelque chose, quelque chose que l'on sacrifie, où elle est, en somme, porteuse de sens. Dans les livres d'Agatha Christie elle n'a plus de sens. Elle ne représente plus rien, seuls comptent l'enquêteur et le mystère à résoudre. La télévision et le cinéma ont généralisé tout cela. C'est ainsi que les écrivains français seront un jour privés de l'usage du mot assassinat, qui paraîtra bientôt prétentieux ou désuet. Quant aux jeunes cinéastes il leur est déjà difficile d'envisager une carrière publique sans en passer tôt ou tard par le meurtre.

Vous me direz que les influences d'une culture à l'autre sont un phénomène éternel. Là il ne s'agit plus d'influence mais d'écrasement. L'influence culturelle, bien entendu, est légitime et naturelle. En voici un exemple: un écrivain belge de talent nommé Jean Ray au début du siècle reprenait justement les feuilletons sanglants anglo-saxons du style Harry Dickson et nourrissait l'imaginaire de ses contemporains d'une culture étrangère mais digérée par sa langue et son regard d'adaptateur. On voit surgir quelques années plus tard à Bruxelles un jeune journaliste, peut-être lecteur du premier, en tout cas nourri de *crime-novels*, qui réalise une digestion supplémentaire sous la forme d'une habile synthèse entre feuilleton criminel et roman psychologique à l'européenne. Il s'appelle Georges Simenon. Il est à son tour traduit en anglais, on apprécie volontiers ses histoires de quais brumeux, de ports nordiques, ses crimes paysans au fond de la vieille Europe. Bref, il

exerce à son tour une influence culturelle aux États-Unis. La chose se passe dans les années 40-50, les Américains ont encore une âme. Nous traduisons Faulkner, ils traduisent Mauriac. Voilà pour l'influence. Voilà pour la culture. A présent parlons d'écrasement et de barbarie. En volume, évidemment, c'est l'explosion. Nous voilà contraints de fixer des quotas à l'importation de films américains, à la diffusion de chansons anglo-saxonnes, parce que l'étendue d'un marché mondial toujours plus à leur dévotion, réduit leurs coûts et nous inflige sans cesse davantage leurs méthodes, leurs goûts, leur vocabulaire. Les traductions maladroites des séries tout venant ont mis à l'honneur des anglicismes du genre « Hé ! attends une minute », traduction littérale de *Hey ! wait a minute* qui n'exprime pas la même chose en anglais mais tant pis. Tout le monde s'en fiche. En rentrant du bureau cinq millions de Français suivent en ce moment à la télévision chaque soir, par lassitude plutôt que par passion (mais les chiffres sont là), une succession de saynètes familiales dites *sitcom*, de l'anglais *situation comedy*. Des adolescentes vêtues de collants ravageurs, juchées sur un accoudoir les bigoudis dans les cheveux, déclenchent des rires électroniques en disant des choses spirituelles du genre « vivement samedi ». Si ça n'était que ridicule on se contenterait de hausser les épaules, mais c'est aussi calqué sur un mode de vie, un type de télévision, un style de rapports sociaux qui ne sont pas les nôtres. A ce compte-là ils finiront par le devenir. La Hollande et l'Espagne passeront au même régime. Demain la Hongrie et la République tchèque, où les télévisions privées sont à l'étude, auront droit, elles aussi, à ce porridge en attendant l'heure de christianisme-spectacle en différé du stade d'Atlanta. Est-ce cela que nous voulons ? Chaque dimanche, et ce matin même tandis que j'écris ces lignes une chaîne appelée Super-channel sert à Budapest la prédication d'une espèce de monsieur Propre à

crinière blanche qui vous inflige en anglais (sous-titres allemands) des propos qui semblent martelés au paroxysme d'une crise de *delirium*.

La seule chose qui m'inflige un doute sur l'existence de Dieu est celle de ce genre de types. Je viens de bondir sur la télécommande pour lui couper le caquet. Ses derniers mots étaient: «*Is that true? Was there really a man named Jesus who died like this? Is that true? Is that... true? Is... that... true? Is that really true?... Is that true? You tell me it is true? You're sure it is true? No don't tell me it is true, etc.*»

Les jeux télévisés que nous voyons d'un bout à l'autre de l'Europe aujourd'hui sont de vieilles lunes créées à Los Angeles il y a vingt ans et plusieurs fois amorties. A Vienne où l'on diffuse comme à Paris ou Madrid et même chez vous, à Budapest, *La roue de la Fortune*, aux termes du contrat la forme du décor ne peut varier, et n'a pas varié depuis les années 70 où ce jeu a été codifié comme un rituel en l'honneur du Veau d'or dans le bureau d'une agence de production californienne. Tout le monde voit donc la même chose chez nous et s'accoutume au même produit, mais personne ne s'en doute. Sauf les touristes américains qui jugent normal de retrouver leur programme favori n'importe où dans le monde en arrivant à l'hôtel. (Notons tout de même que les plus éclairés d'entre eux n'en reviennent pas de tomber sur leurs propres âneries à Francfort ou à Rome aux heures de grande écoute.)

Le problème des coûts détermine tout le reste. Raison de plus pour administrer le remède par là, c'est-à-dire par la taxation. Comparé au feuilleton californien de base, un film médiocre de chez nous coûte trois fois plus cher d'abord parce que son destin international est inexistant. A moins que producteurs-promoteurs-éditeurs ne choisissent de le déguiser façon goût américain. Depuis la guerre nous sommes passés maîtres

dans cet art honteux du camouflage. Tous les pays européens même l'Angleterre s'y sont adonnés. On voit surgir régulièrement des coproductions télé visuelles, des films, des livres, des chansons, qui sont censés faire «un tabac aux US «à force d'appliquer les recettes qui plaisent à l'Amérique. Mais la plupart du temps c'est l'échec. Les producteurs, les éditeurs, les metteurs en scène sont en train de se rendre à une évidence douloureuse: ce qui plaît à l'Amérique, c'est l'Amérique. Parallèlement dès qu'une originalité surgit chez nous elle est rachetée pour être rhabillée, émasculée selon les lois du marché mondial. On perd jusqu'à la trace de son origine. Elle n'est plus ni belge, ni française, ni hongroise, c'est le melting pot du succès public qui est à l'œuvre et qui contribue sans cesse à nourrir le prestige américain sur notre dos. La France est peut-être le dernier pays européen à garder une production cinématographique mais pour combien de temps? La semaine dernière, la télévision nationale hongroise diffusait *L'Aile ou ta cuisse*, comédie de Claude Zidi que j'ai suivie au coin de la rue dans un restaurant de quartier. La clientèle semblait ravie. Les ivrognes au comptoir avaient visiblement l'impression d'assister à des querelles de famille et lançaient des commentaires entre deux répliques. Dans cinq ans, au train actuel ce sera inconcevable. La télévision ne passera plus que du californien. Des voitures qui font crisser leurs pneus, des meurtres en série, des mystères à résoudre pour l'inspecteur X. L'inconvénient d'un film californien est qu'il se prête mal au commentaire. D'abord on n'entend pas tout à cause des coups de feu. Ensuite on se demande si on a bien entendu. Quand on en sera là, les restaurants de quartier à Budapest seront interdits aux ivrognes. Puis aux fumeurs. Pour comble, les clés de la diffusion internationale nous sont volées chaque année par le biais de la refonte même de nos œuvres qui deviennent

américaines (décors, coupes de cheveux, voitures, contrat social général, tout est revu, relooké pour repartir vers le reste du monde illustrer le folklore quotidien de leur société, non de la nôtre. Et quand par hasard la nôtre est à l'honneur, c'est vue par Hollywood, c'est-à-dire que les Hongrois sont tous nés avec un violon et une chemise brodée, les Français la baguette sous le bras, les Anglais avec un melon, etc.). Hollywood écrème l'imaginaire européen depuis toujours, mais il se trouve encore des amnésiques chez nous pour prétendre qu'il s'agit d'une usine où le rêve est né, et nous accabler de fadaïses sur l'incomparable créativité que l'on rencontrait là-bas à la grande époque. En vérité cette grande époque hollywoodienne, tant décrite, tant invoquée, est d'abord celle où des créateurs européens persécutés, mais ayant fait leurs études de musique ou de théâtre à Vienne, Londres ou Berlin, ont trouvé, pour la première fois de leur vie, les moyens de travailler au chaud, sans voisins irascibles, sans police sourcilleuse, sans cabale journalistique. Le génie ne s'acquiert pas au bord des piscines sous les palmiers de Beverly Drive. Il naît plus volontiers ici, à Budapest ou à Vienne, au fond des arrière-cours, dans une Europe livrée aux peurs, aux élans, aux espoirs des vieux pays qui creusent leur sillon depuis des siècles. Même au creux de l'enfer il naît chez nous des génies tous les jours. Ne me dites pas qu'il suffirait de cinquante ans pour remettre cette Europe culturelle deux fois millénaire en jachère à cause de la surproduction américaine. Ne me dites pas que vous allez consentir à ce qui nous guette, que vous allez grossir le flot des artistes au chômage employés par les futurs Disneyland d'une Europe à plat ventre. Chez nous le génie surgira encore mais seulement des tours d'ivoire. Si l'Est nous aide à jeter une poignée de cailloux dans les rouages, le laminoir peut s'interrompre. Il est temps. Ces rouages je vous les désigne. J'ai

beau me hâter, simplifier le mouvement pour vous l'expliquer ici au plus vite, l'implacable horloge est bien telle que je la décris mais pour une fois elle est à notre merci. Il suffit de nous en convaincre ensemble. L'américanisme culturel n'est plus une mode mais un business. On le retrouve aussi désormais dans les œuvres originales européennes. Nos producteurs se mettent à faire de l'américain sans vergogne. Pour toucher les marchés étrangers les metteurs en scène français tournent en anglais, quitte à se mettre à dos la profession comme on l'a vu récemment à Paris où le président de l'académie du spectacle a démissionné, pour protester contre ce véritable coup de Prague culturel. Déjà un jeune acteur français ne peut plus espérer plaire aux *casting managers* du cinéma français s'il ne parle pas la langue de nos maîtres. Mais il y a pire encore. Comme le marché se méfie des imitations, on veut du *vrai* californien. Qu'à cela ne tienne. Il suffit d'entrer en participation dans des machines internationales à rendement assuré. Le nom et le droit de l'auteur ont tellement peu d'importance dans ce genre de produits que le film n'est même plus attribué à personne. Le générique mentionne simplement que la maison de production peut être confondue juridiquement avec l'auteur. En d'autres termes ceux qui financent ont tous les droits, y compris celui de supprimer votre nom si votre renommée personnelle, vos exigences ou vos scrupules les incommode. Ils sont, du même coup, habilités à modifier vos personnages, à altérer les situations dans le sens du marché: si la fin du livre est trop triste, pas assez vendeuse, ils la ficellent dans votre dos selon ce que souhaiterait le spectateur idéal. En outre pour apprivoiser le succès, chez nous on ne joue plus seulement les Américains en adoptant leur langue, leurs thèmes, leur esthétique, ou leurs méthodes, on le devient carrément dès le montage financier. C'est encore plus simple. L'ère de la Green Card à

l'échelle planétaire s'annonce dans tous les domaines. Les Japonais ont été les premiers. En France une chaîne de télévision participe aujourd'hui activement à la production hollywoodienne. Dans l'un des plus gros coups financiers qu'elle ait réalisé on voit des robots d'apparence très humaine se tirer dessus à bout portant pendant deux heures. Effets spéciaux, frissons, succès garanti. Là où le bât blesse tout de même, c'est que la portée morale de la chose est négative, abyssale, désastreuse. La barbarie brute, par définition exportable au Bénin comme en Thaïlande. Un tueur lancé aux trousses d'un enfant de dix ans. Un autre censé le défendre. Les gros calibres sont braqués sur la silhouette fragile du gamin au fond d'un couloir. La scène se passe dans un commissariat. Suit un carnage invraisemblable. Quarante uniformes lacérés de rafales, le sang gicle sur les vitres brisées. Promesse de recettes maximales pour la compagnie américaine et son coproducteur français (intimement lié au pouvoir socialiste, lequel se réclame de l'humanisme laïque par une tradition désormais centenaire, mais frotte de près les adeptes et promoteurs de la morale zéro). Le film dont il s'agit frappe à l'estomac sans cesse. La sauvagerie délirante des scènes n'est tempérée que par l'hypocrite artifice du robot qui saigne un flot de mercure: deux mécaniques qui s'arrachent les entrailles ne sauraient effrayer la censure. Mais la morale sociale est-elle vraiment sauvée? Je vous suggère, puisque ce film est présenté à Budapest en ce moment, d'aller voir la flamme dans l'oeil des adolescents qui sortent de la salle. (Accessoirement son acteur principal les fait rêver aussi parce qu'il est né autrichien et devenu californien.) L'histoire nous dira un jour ou l'autre s'il était légitime de flatter la violence, et de présenter ses victimes comme des machines dont on interrompt le fonctionnement. Cette réification des hommes (du latin *res*: chose) est

un aveu éclatant de misère: le top du cinéma mondial en termes de recettes, ce qui est le plus exportable (ce que vous achetez donc) c'est la négation même de l'homme. De là à juger que l'universalisme de la culture marchande~ orienté culturellement vers ce qui est le plus bas, représente à terme un suicide pour l'*homo occidentalis*, il n'y a qu'un pas minuscule que je vous inviterai bientôt à franchir à pieds joints. Mais déjà vous pouvez retenir que les guerriers féroces, les affameurs de la Somalie qui s'étripent parmi les enfants mourants sont appelés des Mad Max par la population. Vous êtes poète et littérateur, vous vous dites que la grande république fédérative des lettres européennes est à l'abri des jeux du cirque et que vos recueils trouveront toujours des amateurs voire des traducteurs, que vous serez toujours en mesure de produire un chef-d'oeuvre et de rester dans le chemin de la vertu. Pour vous, peut-être est-ce vrai, après tout. La glaciation communiste vous a permis d'affermir ce sens de la culture qui est raffinement de la conscience et fait que l'homme traqué, malade, ignoré, sent frémir ses ailes en ouvrant un seul livre de poèmes. Cette liberté-là est inaliénable, elle permet de voler par-dessus les murs de sa prison, elle est insaisissable comme l'humour, elle est un produit de la conscience de soi qui ne s'acquiert que dans l'épreuve. Mais l'homme qui n'a jamais été exposé à la tentation de la facilité peut-il réellement se prévaloir de sa vertu? Le joug communiste vous aura épargné l'exercice d'une liberté dont il vous reste maintenant à trouver l'usage. Et le premier, le meilleur usage que vous puissiez en faire, c'est de savoir analyser d'abord ce que nous avons fait de la nôtre.

Parlons littérature. Par exemple vous ne croiriez pas évidemment qu'il ait pu exister en Europe occidentale depuis plus de quarante ans un obscur, un instinctif, un omniprésent équivalent des syndicats d'écrivains d'Union

soviétique. Un romancier tchèque, un poète hongrois qui ne pensaient pas comme il faut craignaient naguère beaucoup le pouvoir et un peu leurs pairs; chez nous on craint assez peu le pouvoir, mais un écrivain ou un cinéaste ont tout lieu de redouter le syndicat de leurs pairs. Pendant les années de l'abondance chez nous, soit de 1960 à 1990, au royaume des idées les rois ont été les borgnes, ceux qui ne voyaient qu'à gauche. Il existait alors une officialité de la pensée dont j'aimerais vous prouver qu'elle n'est pas un vice réservé au bloc stalinien d'après-guerre. Elle ne constitue pas une idéologie puis qu'elle les épouse toutes selon les besoins de l'histoire. En l'occurrence à l'Est comme à l'Ouest il était de bon ton chez les intellectuels de prétendre d'abord que Staline était un génie, puis de dire qu'il ne l'était plus. Il est désormais très à la mode, en vérité pratiquement obligatoire, d'affirmer que l'Europe mercantile dite «ouverte est l'avenir de l'homme, que la technologie sauvera le monde, que sur les ailes de l'Amérique nous sommes en route vers les étoiles, etc. Voyez combien l'objet de la conviction a peu d'importance. L'important c'est le mécanisme totalitaire qui produit une telle unanimité. Les vrais intellectuels n'ont rien à faire là-dedans. Ils n'aiment pas la pensée recommandée, les pétitions, les partis. D'ailleurs pour se démarquer des autres si gravement compromis avec la fourmilière, ceux qui le peuvent se définissent plutôt désormais comme artistes. Les artistes au moins savent dire merde et n'ont pas besoin de reconnaissance sociale pour être tôt ou tard reconnus. En outre ils sont assez fous pour respecter leur conscience. L'Europe que vous devez reconstituer aujourd'hui c'est la leur, la seule qui ait une âme, la seule qui ne mourra pas. Non, décidément, quand on regarde de près notre histoire des idées depuis la guerre, vous n'avez pas à vous sentir coupables d'avoir connu la

honte du Syndicat national des écrivains. Chez nous la même rouille est à l'œuvre parce qu'elle est de la nature humaine, tout simplement. Les socialistes en France n'étaient pas encore au pouvoir en 1975 et pourtant l'exercice d'une liberté d'être et de réfléchir était déjà strictement codifié. Il y avait des tabous dans le commentaire qui ne pouvaient être transgressés, pas même par les journaux de droite, sous peine d'encourir le soupçon fatal d'anticommunisme. Mettre en doute l'intelligence du secrétaire général du Parti de l'époque, Georges Marchais, représentait à Paris une faute de goût qui vous mettait à dos la moitié des agrégés parisiens comme si l'intéressé était un génie au pouvoir. En Italie pour un crime pareil vous risquiez un coup de pistolet anonyme. C'était le temps du camarade P38. La civilisation était en marche. Dans les repas de journalistes et d'étudiants, d'écrivains, d'acteurs le même rituel prévalait dès les premières minutes entre personnes qui ne se connaissaient pas: on se flairait avant de s'entendre. L'un ou l'autre lançait une plaisanterie féroce sur le patronat ou la police afin de mesurer le degré d'approbation rencontré autour de la table. On relevait un éditorial impopulaire publié l'avant-veille dans un journal conservateur. La campagne de presse déchaînée contre son auteur permettait de compter ses troupes. Si l'ensemble des présents communiait dans le dédain parallèle du bonhomme, de la bourgeoisie, des militaires etc., on commandait une deuxième bouteille. Dans le cas contraire, les tièdes ou les opposants étaient isolés avant le dessert. En une génération, la mienne, cette méthode de cooptation permanente a fini par infliger un conformisme diffus à toute la société, notamment par le biais des entreprises de production de sens, télévision, cinéma, radio, littérature. On assiste à la création d'un véritable espace idéologique européen qui est animé du même esprit rampant de révolte contre le père, le mariage, le patronat, l'Amérique réactionnaire (le

Midwest et le Sud), l'Autriche (tous des nazis), la Suisse alémanique (arriérée, elle oppresse Genève), l'Allemagne (il n'y a que Berlin), l'énergie nucléaire, les fusées intercontinentales. Un mode de pensée est né en même temps qu'un mode de vie: la liberté à la californienne vient d'advenir en Europe comme elle est advenue à Los Angeles contre le pouvoir des protestants de Nouvelle Angleterre. Exercer une autorité sur ses enfants est suspect. Remettre en cause la psychanalyse, sacrilège. Blâmer l'avortement, méprisable. Sourire du féminisme, criminel. Douter des vertus éducatives du divorce, révoltant. Suggérer un brin de tenue aux militants homosexuels, intolérable. Douter de la sincérité de Brejnev, dangereux pour la paix. Rien n'empêche quiconque, dans ces années-là dont nous sortons à peine, d'écrire ou de filmer ce qu'il veut. Voilà au moins une grande victoire du libéralisme sauvage. Il sait résister à la tentation de brutaliser l'opposant. Le meilleur moyen d'étouffer une parole n'est plus le bâillon mais le vacarme. Or quand on se met à l'écoute du vacarme de la presse et des ondes, on mesure depuis vingt ans que la Babel libérale est animée, en fait, d'une philosophie implicite de la vie qui se résume ainsi: quiconque n'est pas avec nous est contre le mouvement de l'Histoire, des idées, la modernité, bref contre la loi. Avant de vous dire quelle est la loi, je vais vous montrer comment elle s'applique: en Occident, la loi est consubstantielle à l'exercice de la liberté. Ce que l'on pourrait résumer par la phrase de Proudhon: « Pas de liberté pour les ennemis de la liberté. » Le parallèle avec le communisme nous poursuit. Le tout est de s'entendre sur ce qu'est la liberté. Chez nous on ne désigne pas l'ennemi. On s'arrange pour que la société vomisse naturellement celui qui enfreint la loi ou s'interroge sur son origine ce qui revient au même. Un exemple simple permet de mesurer la

douce perversion de notre système: à Paris toutes les émissions de télévision désormais sont plus ou moins publiques. Une cinquantaine d'invités sont juchés sur des gradins quel que soit le sujet, littérature, science ou société. Dès qu'une parole plus originale ou plus ferme que les autres s'élève sur le plateau l'assemblée frémit, s'agite ou ricane. Gros plan sur l'audacieux. Tout cela fonctionne comme une incitation permanente à la mise à mort. Le mécanisme régulateur est parfaitement au point. Si la conviction de l'invité va jusqu'à l'anathème sa voix est couverte par les horions. Il n'est pas rare que la caméra permette de déceler sur le visage du meneur de jeu une invitation explicite à réagir. Bref, la démocratie cathodique aime la tempérance.

La loi, dix ans de ce régime suffisent à l'établir. On lui sacrifie régulièrement une tête ou deux en public. Les plus malins de nos pantins de la vérité s'arrangent pour sauver la leur en accentuant la pantalonnade. S'ils sont divertissants ils ne sont pas dangereux. D'ailleurs chez nous tout doit être dit, écrit, vécu sans sérieux, ni émotion, ni colère, avec cette sorte de distance et de légèreté qui fait les carrières bien remplies. Je ne vous parle ici que des ondes. La liberté de penser et d'écrire croyez-vous reste intacte. La pensée, j'y viendrai, mais voyons l'écrit: allons donc, mon cher Ferenc, suivez-moi dans le *steeple-chase* sur quelques longueurs, vous verrez combien la République des lettres elle aussi obéit à la Loi. La loi dit qu'il existe deux littératures, la populaire et l'autre, qu'on peut appeler impopulaire parce que le lectorat s'en méfie chaque année davantage. La littérature populaire raconte la vie et ses mystères, ses joies et ses peines, enfin tout ce que contenait un livre au XIXe siècle et qui finit de nos jours à la télévision. L'autre seule est considérée comme la littérature. Elle s'interroge sur la forme, sur la légitimité de la parole, elle fréquente la psychanalyse, elle décrète volontiers qui est écrivain et qui ne l'est pas. Sa syntaxe se

démarque volontiers de celle du commun. Ses pratiquants se reconnaissent à des riens. Ils échangent des plaisanteries inaccessibles au reste de la population, s'apostrophent en disant «relisez Heidegger », ont une table dans quatre brasseries célèbres, un compte dans trois maisons d'éditions, un salaire dans deux journaux, ils se voient sans cesse, se contrôlent les uns les autres et se réunissent une fois l'an au sein d'un jury quelconque pour désigner qui leur ressemble. Pour être écrivain de nos jours, il faut se montrer iconoclaste dans le bon sens. Ça s'appelle du conformisme. Il faut flétrir l'étroitesse et l'égoïsme de nos vieux pays, bouger, s'aérer, voyager, faire éclater l'horizon, changer d'habitudes, de culture, de vocabulaire aussi. Bref, il faut atteindre L'Universel. En littérature il y a deux méthodes pour cela: celle du brave soldat Chveik qui vend des chiens dans les faubourgs de Prague et devient quand même un personnage éternel, mais cela est démodé. L'universel moderne c'est plutôt l'international, la fiction planétaire, le genre Anthony Burgess. En d'autres termes, il faut cesser d'écrire dans le genre franco-français, renoncer à la littérature «nombrilique». Regardez l'Amérique latine par exemple, c'est autre chose que notre univers étroit, et puis toutes ces luttes de libération, la vie est là, sans aucun doute. Il faut laisser «exploser le langage à la faveur du choc vivifiant des cultures. Enfin dans la modernité littéraire, dans cette espèce d'affranchissement auquel on assiste aujourd'hui, il y a comme un devoir pour l'écrivain d'abandonner sa retenue, vertu trop typiquement française. Mon cher Ferenc, j'abrège, mais voici ce qu'il faut comprendre à peu près: dans une société comme la nôtre, la littérature ne peut plus faire l'économie du sexe comme l'illustrent les meilleures ventes en Amérique, pays coincé qui confond érotisme et perversion. Il faut savoir se débrider. Finie la

culture classique, on doit se frotter au langage de la rue, à celui de la brousse pour donner au lecteur son comptant d'évasion. Alors fleuriront les pages spéciales des journaux littéraires sous le titre «une fête du langage». L'auteur pratiquera l'«errance permanente». Il travaillera dans l'«urgence». En somme, il nous fera le coup de l'écrivain voyageur-baroudeur façon American Express, qui rôde autour du malheur de la planète et se donne le frisson de la vraie vie sous prétexte qu'il fréquente des faubourgs où les fillettes se vendent cinq dollars. Faute de quoi, mon vieux Ferenc, vous n'êtes plus du parti de l'intelligence. Vous n'atteindrez jamais le stade des congrès, des interviews remarquées, des relations avec des homologues étrangers (parmi lesquels, dans les années 70, Tchèques ou Hongrois eux-mêmes désignés par leurs pairs pour vous recevoir au Hilton). Parallèlement, que font de leur talent volontiers ésotérique cette poignée d'écrivains qui vivent chez nous dans l'officialité de la littérature? La même chose que vos communistes quand ils ouvrent une boutique de blue-jeans: des compromis juteux. Au fil des années, les théoriciens du degré zéro de la phrase, les lyriques tiers-mondistes, les littérateurs du désir et j'en oublie sûrement, bref les membres de l'Union des écrivains de chez nous commencent à passer des week-ends à Venise, puis à New-York, ils découvrent l'Amérique profonde, naguère honnie, ils fréquentent les palaces, tout en publiant, de temps en temps, un livre façon sujet-verbe-complément de cent trente pages racontant une passion charnelle dans une chambre d'hôtel à Berlin ou aux Caraïbes, ou développant, dans des essais bouleversants de courage, des idées originales du genre: «Peut-être, au fond, nous sommes-nous trompés sur la vraie nature du maoïsme». Dans ces cas-là le concert de la presse et le nom de l'intéressé suffisent parfois à lui faire passer le cap du million d'exemplaires parce qu'il

s'agit d'un représentant de la littérature qui a consenti à faire un détour inattendu par le populaire. Du coup, ce qu'on appelle le grand public se sent rassuré. Pour une fois, un livre signé d'un intellectuel semble compréhensible et abordable. Tu parles. On y baise debout entre deux citations de Rilke. C'est «j'apprends en m'amusant». En tout cas les éditeurs rassemblés à la foire de Francfort se frottent les mains. De tous les grands pays européens par des voies convergentes mais pas forcément identiques monte en ce moment une littérature internationale plutôt qu'universelle, savant compromis entre nos modernités raffinées et l'autre, l'américaine, qui est plus brutale, plus barbare, mais aussi plus efficace sur le marché. En d'autres termes et pour reprendre une expression en vogue dans le milieu (hors-micro évidemment), il existe aujourd'hui une littérature qui ramasse le paquet. Il faut être chic, cultivé, exigeant, voyageur tendance Baedeker, aimer la musique d'Alban Berg et de Corelli, Stan Getz et Count Basie, les meubles en acier, l'histoire byzantine, et montrer un appétit sexuel permanent dont la satisfaction forme pratiquement le sujet du livre. Il ne s'agit pas d'un genre littéraire, mais d'une sorte d'attitude culturelle générale qui consiste à croire et à laisser entendre que la planète est un village peuplé de bac + 4 où tout le monde peut ouvrir un livre de William Boyd avec le même inestimable profit. Tout le monde? Mais qui? Les égoïstes qui sont les mêmes partout y compris chez vous puisqu'ils sont en train de s'y installer. En attendant ils ont berné les peuples en leur infligeant une autre sous-culture parallèle, vouée elle aussi au général mais par le tiroir caisse, la technologie, le sport, la musique au kilomètre, les stéréotypes. Cette bourgeoisie qui préfère en tout l'international à l'universel a jeté le masque il y a une dizaine d'années. C'est elle qui est capable

d'éditer, de traduire et de vendre dans le monde entier un livre sur les âges de la vie humaine où il est dit qu'à quarante ans on ne se contente plus d'être un avocat célèbre. C'est elle qui assomme depuis trente ans la planète avec ses problèmes de sexe et de diététique. C'est elle qui défie la force malgré sa faiblesse d'âme, distribue des armes aux pauvres tout en les soignant, achète et vend de la drogue tout en blâmant ceux qui la produisent. C'est elle qui fabrique la jeunesse des banlieues qui bêle ou braille selon les causes. C'est elle qui crée des mythes planétaires assis sur le principe de la moyenne arithmétique des particularismes: quand vous mélangez les représentants de tous les continents, vous obtenez à peu près Michael Jackson. Mais qui est-ce? Est-ce par hasard que la question agite régulièrement les magazines? Il est même possible qu'il n'y ait pas de réponse. Quand vous mêlez toutes les musiques ça donne un composé rap-funky-jazzy etc., les spécialistes parlent de «musique ouverte à toutes les influences», mais cette mélasse censée plaire à tout le monde n'appartient à personne. Personne ne s'y reconnaît. Or nous verrons à l'instant que la culture consiste d'abord à se reconnaître dans ce que l'on a produit. Du côté des anciens pays communistes les rouages ne sont pas identiques, mais ils fonctionnent dans le même sens et dans les mêmes années. Les pionniers du parti, les Komsomol, le sport, le culte précoce de la technologie, tout cela était censé faire oublier notamment aux Ukrainiens et aux Lettons qu'ils appartenaient à une autre famille que la fédération soviétique. On a vu avec quelle vigueur la mémoire leur est enfin revenue. Enfin, au chapitre des illustrations naïves du phénomène, il y a eu l'ubuesque tentative de réalisation méthodique du monde de demain qu'a connue la Roumanie de Ceaucescu. D'abord il est intéressant de souligner que votre voisin roumain, mon cher Ferenc, durant ces années 70

passait pour un génie des affaires aux yeux de la moitié de l'Occident (tout comme Saddam Hussein était un génie de la paix et de la modération). On se pressait chez Ceaucescu parce qu'il avait compris que le communisme ne sorti rait de l'impasse que par la modernité. Voilà donc l'ancien cordonnier zélé qui démonte les églises comme ennemies de la société moderne. Puis les villages. Puis les familles elles mêmes, afin de construire le socialisme scientifique. Que fait-il? Est-il devenu fou? Non, il est animé d'une idée fixe qui n'est pas très loin des nôtres. Le plus amusant dans cette parabole du cordonnier, c'est qu'elle est la représentation enluminée, carpatique si l'on peut dire, de ce qui nous arrive depuis la révolution industrielle. Voilà pourquoi elle nous gêne tant. Depuis deux siècles, nous aussi, nous sommes en route vers la prétendue société de demain. La suppression des villages est chez nous moins brutale, la dispersion des familles moins mécanique, la ruine des églises moins rapide, mais au total quand vous voyez dans notre province française, un enfant de quinze ans, l'anneau dans l'oreille, regarder son père avec mépris parce qu'il travaille aux champs, le même phénomène est à l'œuvre Le père se dit pauvre mais honnête. Le fils pense honnête mais pauvre et que lui s'en sortira. On sait où mène ce désir de s'en sortir. Pour des millions de gens sur la terre à travers l'exode rural et/ou l'émigration, il s'agit de rejoindre le magma social futur, la société sans frontières, sans classes et sans origine,

malléable à merci, sujette à toutes les peurs, à toutes les épidémies, mais, au moins, matériellement à l'aise. Communisme et capitalisme étaient en concurrence étroite sur ce créneau. Le capitalisme a gagné par défaut. Ce succès se manifeste notamment, désormais, par la naissance de phénomènes de société comme le boom de la micro-informatique ou la vogue des

jeux vidéo. Mais il vaut mieux qu'une société donne naissance à des hommes plutôt qu'à des phénomènes. La mission première d'une culture n'est rien d'autre. Juger de sa qualité revient à se pencher sur celle des individus qui en sortent. Si le modèle de développement est tant mal mené en ce moment y compris aux États-Unis, serait-ce donc parce que la qualité du produit humain dérivé devient insuffisante? On ne peut pas en écarter l'hypothèse. Même si l'application du modèle était excellente comme elle l'est au Japon où les bacheliers sont plus nombreux que partout ailleurs, même si les enfants sont là-bas des millions à apprendre le piano, mieux vaudrait, peut-être, moitié moins de pianistes pour l'éclosion d'un seul compositeur de génie. Or réjouissons-nous, la nature semble vouloir montrer là-dessus une sorte de sagesse immanente. De puissants mécanismes régulateurs sont à l'œuvre qui reconstituent partout les familles humaines selon des affinités culturelles indépendantes des grands réseaux. Les Hispaniques américains continuent à parler leur langue depuis trente ans. Les Philippins ou les Vietnamiens de San Francisco vivent entre eux et perpétuent leurs coutumes. Les Louisianais se réveillent. Les professions de foi électorales des candidats dans les comtés californiens sont rédigées en quatre ou cinq versions. Bref, la culture de la modernité marchande, celle du melting pot, est devenue incapable de réunir assez de vertus pour cimenter une société par l'humain. Elle n'y parvient que par le technologique ou par l'économique. Au centre spatial de Houston on voit défiler en effet toutes les ethnies et cultures de la terre en communion parfaite. A la Cité des étoiles en Sibérie personne ne se sent ouzbek ou letton. Dans la City de Londres les jeunes financiers du sultanat d'Oman qui ont fait leurs études à Princeton ne portent pas la djellabah. Si l'Histoire les contraint un jour à renoncer à leur

langue, à leur religion, à leur costume, ils n'en ressentiront que nostalgie. Leur définition d'homme ils l'ont trouvée ailleurs dans des préoccupations générales qui relèguent au second plan la nécessité de l'appartenance à la famille immédiate. La communauté des savants et des philosophes se dit plutôt depuis toujours appartenir à la famille humaine. Chacun y trouve son identité malgré l'étendue du groupe de référence. Pour eux en effet le monde est vraiment un village, ils en voient les extrémités, la circonférence, ils peuvent se situer par rapport au dernier cercle. En outre ils sont en contact mutuel permanent. Hélas, cette frontière entre le connu et l'inconnu dont chacun a besoin pour savoir où il en est, pour avoir conscience de lui-même, le scientifique, l'ingénieur, mais aussi le publiciste, le sociologue, l'artiste habitué des congrès et des colloques, la repoussent sans cesse hors de la vue des humbles. Nombre de grands esprits internationalistes sont intimement convaincus que les autres n'ont qu'à suivre. Et s'ils avaient tort? Peut-on blâmer celui qui ne voit pas le bout du monde de vouloir plutôt se situer dans son village? Mieux encore: n'a-t-il pas moralement les mêmes chances que les plus hauts esprits de la terre de rejoindre l'universel en caressant sa pipe ou son chien? Il y a deux méthodes pour concevoir le monde: en faire le tour ou regarder les étoiles. L'horizontal ou le vertical. Les partisans de l'internationale, qu'elle soit communiste ou marchande, nous assomment de leur vision horizontale de la planète depuis plus d'un siècle. Chacun sait que, pour étendre son horizon dans ce cas-là, il faut tôt ou tard monter sur les autres. Tandis que l'universel, le vertical, est à la portée de tous. Pour prendre sa mesure sous les étoiles, pas besoin d'écraser autrui ou de dresser des tours de deux cents mètres. Il suffit de lever les yeux. N'attendons pas des miséreux de la planète cloués à leur horizon,

qu'ils trouvent leur définition d'homme dans les mêmes termes que le journaliste new-yorkais en perpétuel décalage horaire. Ce serait ridicule; et surtout il serait criminel de les y contraindre. S'il est laissé une chance à un enfant de la banlieue de Budapest d'apprendre le violon d'un père hongrois, pauvre, patriote, et musicien; puis de grandir après sa mort dans le respect de la mémoire paternelle, de la patrie, des humbles, de la musique jusqu'à devenir un homme de qualité, un homme accompli, capable à son tour de donner une âme à son fils, au nom de quoi reprocherait-on à ce monsieur de n'avoir pas trouvé sa définition par le cinéma international, la littérature d'aéroport, les voyages à Bora Bora, la télédiffusion par satellite? En essayant au contraire d'infliger dès l'enfance au jeune homme le culte du dernier cercle, celui de la définition impossible, on l'aurait immanquablement précipité dans l'insignifiance, puis dans la colère. D'autant, je vous le rappelle, qu'il existe désormais deux internationalismes: celui des raffinés qui s'entendent comme larrons en foire, et l'autre, celui de la barbarie culturelle de grande consommation qu'ils laissent infliger à la terre entière par des entrepreneurs qui sont leurs frères indignes. Oui, l'égalitarisme théorique horizontal me paraît aussi injuste que d'aligner un hémiplégique au départ d'une course avec les meilleurs. La vocation des humbles est de devenir des hommes aussi. Or quoi que l'on fasse, il existera toujours, selon l'internationale des privilégiés, d'irréductibles hémiplégiques pour qui Boulez n'est pas de la musique et John Irving pas de la littérature. Quoi qu'on veuille, la culture des communautés étroites que sont les familles, les groupes ethniques ou religieux, les nations, reste ce que l'on fait de mieux pour permettre aux humbles d'advenir à la conscience. Il n'y a rien de plus légitime que d'y prétendre. Il s'agit même d'un devoir. D'ailleurs nous n'avons plus le choix. Il suffit d'écouter la rumeur qui monte du fond de

l'Europe. L'internationale n'est plus le genre humain. C'est l'universel qui est en route. Ferenc, vous avez compris depuis longtemps qu'il allait être question de nationalités et du débat qui agite en ce moment notre continent sur le caractère dangereux ou non du retour aux affinités culturelles. Je vous ferai observer tout d'abord que je n'ai jamais prétendu qu'il ne comportait pas de risques. L'expérience nous prouve sans cesse qu'il existe des choses légitimes, nécessaires et précieuses qui sont aussi risquées: la vie par exemple. Que l'interrogation inquiète sur le réveil des nationalités agite surtout l'Europe prospère, celle qui voit le bout du monde et se mesure au dernier cercle depuis des décennies, on le comprend. Pour elle en effet la planète est une sorte de programme télévisé permanent. Tout fantasme identitaire (c'est l'expression en vogue chez nos partisans de l'internationale) est sévèrement jugé, avant tout parce qu'il menace un confort, un équilibre qu'ils ont trouvé dans leur perception du monde. Mais pour un Hongrois ou un Tchèque, la légitimité du retour à la famille après des décennies d'un régime d'orphelinat sévère, pose beau coup moins de problèmes. Quand nos intellectuels débarquent à Prague pour leur dire à mots couverts: «Vous n'allez tout de même pas rechercher vos racines, à quoi bon désormais? D'ailleurs où sont-elles? », les intéressés répondent volontiers que d'abord ils n'y voient pas d'inconvénient, et qu'en outre, les racines en question, ils n'ont pas besoin de les chercher longtemps. Un Hongrois de Slovaquie par exemple n'hésitera guère à leur répondre. Alors pourquoi cette rage chez nous de dénoncer si haut et si souvent le retour aux «tribus»? (au passage on relèvera le mépris dont témoigne le mot qui vous réduit au rang de sauvages).

Les plus enragés partisans de l'internationale, en fait, ne souhaitent pas laisser remettre en

cause le pouvoir qu'ils ont acquis sur la réalité ou plutôt sur leur lecture de la réalité. Leur définition d'homme passe par la perception du dernier cercle jusqu'au fantasme inverse, celui de la non-identité, assis sur l'abstraction des peuples (planétarisme), du travail (développement du secteur tertiaire), de l'argent (spéculation et blanchiment), de la personne (le «ça» psychanalytique). L'abstraction du verbe puis de la forme ont suivi. Leurs reniements successifs s'expliquent très bien si l'on considère que la parole chez eux ne contient pas le même poids de réalité et de souffrance que chez le commun des mortels.

Un poète communiste de chez nous, Aragon, pouvait écrire (je cite à peu près) qu'il entendait au loin le doux bruit du peloton en train de fusiller ingénieurs et notaires, ça ne touchait au réel que par la phrase. Qu'est-ce qu'une phrase après tout? Il n'avait jamais été éclaboussé du sang qu'il réclamait.

Vus sous cet angle, les conversions spectaculaires, les passages du stalinisme au libéralisme marchand le plus éhonté ne sont pas surprenants puisque le principe, d'un bord à l'autre de l'«échiquier» politique, est toujours le même: il s'agit de fonder un ordre terrestre par abstraction de l'inquiétante variété de la vie. Quand nos modernes internationalistes dénoncent le fantasme identitaire, ils signifient surtout le corollaire: la réalité pour eux, c'est qu'il n'y a pas d'identité. On les croit tolérants puisqu'ils s'écrient sans cesse: «Nous sommes tous pareils». En vérité ce besoin d'uniformité révèle d'abord une intolérance monstrueuse envers la diversité de la nature considérée comme une injustice. Certes ils ne sont pas xénophobes, ils nous le répètent assez, mais ils ne sont pas xénophiles non plus. A leurs yeux, l'étranger n'existe pas. Ils l'ont supprimé de leur dictionnaire. Si, par exemple, un homme se présente à eux dont l'accent est ineffaçable, s'il

reste trop visiblement marqué par son Europe centrale, s'il s'agit d'un écrivain de Bohême qui raconte des souvenirs pourtant très locaux, ils soulignent volontiers qu'il est né en Hongrie ou en Slovaquie, de parents tchèques, que son enfance s'est déroulée à Prague, qu'il a fait ses études en Allemagne, obtenu une bourse aux États-Unis, etc. Quant aux confessions religieuses la seule qui leur est tolérable est celle qui les mélange toutes. Enfin, en ce moment à Paris, dès qu'il est question de la Slovaquie ou de la Croatie, on voit monter au feu une brigade d'urgence de pompiers idéologues qui nous déclarent que ce sont là des inventions, que ces pays n'existent pas, tant de métissages ont eu lieu qu'il est impossible de dire qui est fils de l'un ou de l'autre, etc. Cette façon de ramener sans cesse la question des nationalités aux origines génétiques de l'individu est irréfléchie ou malhonnête dans le meilleur des cas. Dans le pire elle est vicieuse car elle tend à assimiler désir d'identité culturelle et racisme. Peu importe qu'un compositeur de danses slovaques soit né en Poméranie ou élevé en Allemagne. Qu'il soit d'origine japonaise, juive, turque, on s'en moque complètement. (D'ailleurs les plus fervents connaisseurs des folklores nationaux d'Europe centrale ont été des juifs, notamment chez les musiciens, et chez vous, en Hongrie, on ne compte plus les patriotes d'ascendance turque.) Si notre compositeur passe sa vie dans les conservatoires et bibliothèques de Bratislava, il est slovaque de plein droit. Mais si on remplace le conservatoire de Bratislava par un Music Center il n'est plus rien du tout. Oui, on mesure bien l'épouvantail que représentent actuellement les «tribus» pour les internationalistes: elles propagent et perpétuent en vérité toutes les formes de la culture, y compris celles qui leur échappent. Leur problème est bien là. De même que chez nous en France tout ce qui touche à la paysanne rieuse, aux régions,

au folklore leur est suspect jusqu'au délire, ils considèrent que de petits peuples comme le vôtre risquent de mettre le feu aux poudres en réclamant leurs droits. Pour un peu ils vous disent qu'il faut nettoyer les Balkans de tous les nationalismes. N'avons-nous pas déjà entendu ce vocabulaire dans l'histoire? Vous observerez que si je parle de la Hongrie comme d'un petit peuple, c'est parce que justement dans leur esprit vous ne serez jamais autre chose. Et c'est parce qu'ils vous considèrent ainsi, comme un vague territoire honorant de vagues ancêtres et sillonné de violonistes en salopette brodée, qu'ils pourraient précipiter chez vous la résurgence du sentiment national jusqu'à des formes combattantes. Après avoir allumé l'incendie ils auront beau jeu de crier au feu. Dans la méthode Assimil hongroise, signée de deux professeurs de chez vous, la leçon n° 2 nous propose un dialogue prodigieux entre un élève et son professeur: -La France est un grand pays. -Monsieur le professeur, la Hongrie est aussi un grand pays, n'est-ce pas? --Oui, petit Pierre, la Hongrie aussi est un grand pays. Ferenc, dans ce petit dialogue je lis l'aveu pathétique d'une inquiétude qui ne concerne pas la grandeur de la Hongrie mais son être. Au regard de la France de l'Empire français, au regard de l'Amérique qui a fait de la planète sa chasse gardée, son terrain de jeux ou de manœuvres, au regard de l'ex-URSS, la Hongrie est en effet un pays tellement petit qu'il n'existe pratiquement pas. Vous vous êtes déjà plaint devant moi que les intellectuels hongrois, naguère héros de la résistance au régime, aient perdu les trois quarts de leur importance devant la nation dès que les frontières se sont ouvertes. Votre littérature elle aussi est devenue une petite littérature face à la pâtée commerciale qui envahit vos librairies. Même Esterhazy, l'un des écrivains les plus connus de chez vous, s'en plaint désormais, non sans ajouter par masochisme que l'intellectuel hongrois reçoit là une leçon de

modestie. Des leçons de modestie aux humiliations, il n'y a jamais loin. Et de l'humiliation à la colère, la distance est encore moindre. Si personne ne consent au respect des peuples il ne leur restera bientôt que l'orgueil. Dans le petit dialogue ci-dessus, un internationaliste français décèlera déjà un besoin de reconnaissance assez louche. En vérité, il faut lire: «Dans un système où la nécessité première est d'être grand et perçu comme tel aux yeux du reste de la terre, j'affirme, moi aussi, que mon minuscule pays est grand (et pourquoi pas féroce, tant qu'on y est), mais c'est pour exister. «Nous voilà donc au cœur du fameux péril nationaliste dont il est tant question. Or qui a dit, qui a fait que pour exister un pays doive en passer par là? Quel est le système qui ignore les peuples à un tel degré que les hommes se sentent soudain obligés de donner du menton pour être reconnus? Le nôtre. L'internationale. Est ou Ouest, tout internationalisme mène au désastre par oppression des quantités négligeables. Rappelons que la Constitution soviétique appelait «devoir internationaliste «l'action menée par les agents de l'Empire qui débarquaient à Berlin, Prague ou Cuba. Et qui ne perçoit aujourd'hui le poids de ce même prétendu devoir dans le discours de nos commentateurs politiques ou culturels? Il s'agit d'un postulat, en vérité. Voilà quelque chose qu'on ne discute même plus. Les présentateurs de télévision déplacent trois tonnes de matériel pour réaliser un direct de Sarajevo ou de Mogadiscio au nom des «devoirs internationalistes «du libéralisme. Qui sommes-nous? finissent par se dire les peuples bafoués. Une manifestation de colère, deux ou trois discours leur permettent de se rafraîchir la mémoire, ensuite ils crient leur existence, rassemblent la famille, renvoient les agents de l'Empire, martyrisent leurs minoritaires, éventuellement partent conquérir leurs voisins.

C'est classique Ça ne mérite pas de savants commentaires. Tout le monde a compris. A l'échelon d'une cour d'école on assiste à des réactions comparables et pourtant les instituteurs n'écrivent pas de traités sur la Croatie. Alors pourquoi les intellectuels chez nous persistent-ils à gloser sur le danger du fantasme identitaire et n'est-ce pas plutôt la privation systématique et délibérée de l'identité des humbles qui représente un danger pour l'humanisme européen? Pourquoi persiste-t-on par exemple à prétendre que ce sont les étudiants bosniaques qui causent les guerres mondiales en assassinant les princes d'Autriche? Les fautifs ne sont-ils pas plutôt les fourriers du système impérial, ceux qui ont cherché à endormir les peuples, à les circonvenir, à les contraindre en instaurant le règne du club au détriment de celui de la famille? Pourtant la malhonnêteté qui consiste à tenir l'opprimé pour responsable des réactions en chaîne déclenchées par sa rebuffade est courante aujourd'hui. Si les communautés qui penchent vers le nationalisme combattant avaient été reconnues dans l'ordre de l'être, celui de la culture, elles n'auraient pas besoin de se réaliser dans celui de l'avoir, celui de la conquête territoriale, de la nature. Le cas de la Hongrie illustre a contrario de manière exemplaire. Votre peuple forme indiscutablement une famille, pratique une langue singulière, ses représentants sont légitimement persuadés de posséder un génie propre. Pourtant un tiers d'entre eux vivent hors frontières, on ne reconnaît pas chez vous de véritable unité ethnique, vous êtes à la fois slaves, turcs, germains. Bref, rien de territorial (votre gouvernement se défend sans cesse en ce moment de la moindre ambition dans ce domaine), rien de racial non plus ne vous dispose à cet amour farouche de la patrie si ce n'est l'impression d'en former une et le désir de lui rester fidèle quoi qu'il advienne. Ce sentiment vous aura aidés à travers l'Histoire à devenir des

hommes conscients. Et même un peu plus que la moyenne comme en témoigne votre humour blessé. C'est de cela que vous êtes reconnaissants à votre nation. Dans votre cas on peut remplacer sans dommage le mot de nation par celui de culture et soudain on comprend mieux la légitimité de toute l'affaire. Le patriotisme n'est pas, comme on le prétend sans cesse, une façon de marquer son terrain de chasse. Il permet seulement d'accéder à l'être par une définition de soi-même devant le groupe auquel on appartient. Les valeurs qui ont présidé à votre éducation, la pratique et l'évolution de vos coutumes, les caractères singuliers de votre enfance, les mythes qui l'ont bercée, tout cela forme une géographie du cœur et de l'esprit sans quoi aucun Petit Poucet ne saurait trouver son chemin dans la vie. Même et surtout si on rejette le moule on est devenu quelqu'un. Faute de moule on ne devient personne. Nous le mesurons sans cesse. Dans la plupart des pays développés on déplore aujourd'hui la perte du sens des responsabilités, ses illustrations sont innombrables: médecins profiteurs, vendeurs d'armes, financiers compromis, politiciens corrompus, etc. Mais personne ne s'interroge sur son lien éventuel avec la raréfaction de l'individu. Si le groupe de référence n'existe pas, si ses contours sont vagues, si le magma planétaire déborde jusqu'au milieu du living-room familial, s'immisce dans les relations parents-enfants, dégrade la perception du singulier, la pâte humaine ne durcit pas, elle n'a pas de forme, elle ne lève pas. En cas de pépin elle se défile et la morale n'est pas son fort. En outre elle ne décide jamais. Elle obéit. Or on observe justement que par extension du groupe de référence la malléabilité des esprits s'accroît partout à un degré sans précédent. La propagande internationaliste est en train de favoriser l'éclosion d'une pâte humaine adulte privée de moule dès le premier âge et livrée

ensuite à la pente de l'actualité, de l'égoïsme et du divertissement mais aussi, hélas ! fragile devant la contagion totalitaire, les sectes, les mafias, les gourous, qui sont la peste de demain. L'humanité nouvelle se distingue en effet de l'ancienne par une exigence de satisfaction immédiate qui est celle des enfants mal sevrés. Le corollaire est une dépendance funeste à l'égard des messies de toute espèce. La mise à l'encan de nos cultures par le marché international conduit ainsi à la vente aux enchères des âmes elles-mêmes. En Hongrie, pays où les familles sont pourtant encore puissantes et les caractères définis dès l'âge scolaire par un système éducatif sourcilieux, pays où même du temps du communisme l'enseignement confessionnel était très actif, on voit déjà dans la moindre ville de province des jeunes gens organiser des réunions en l'honneur de Krisna. A Moscou les prêcheurs américains rugissent et tapent du pied dans les stades sous une herse de projecteurs devant un public aussi fervent que s'il s'agissait des Rolling Stones. Je vous laisse imaginer ce que deviendra le supermarché du spirituel dans cinq ou dix ans. D'un côté comme de l'autre de l'ex-rideau de fer, les sectes religieuses de toute origine peuvent compter sur un avenir radieux grâce à la complicité objective des internationalistes. A force de ruiner l'influence morale que chaque individu reçoit de sa culture de naissance, on le dispose toujours davantage aux transhumances idéologiques. Belle victoire. Le plus inquiétant est probablement l'émergence d'une poignée de philosophes qui hésitent au bord du politique, achètent des immeubles, des sociétés, des porte-conteneurs et des consciences sur tous les continents, bref qui disposent leurs pions comme sur le carré du jeu de go. Comme on le sait, plus la partie avance, plus on peut retourner de pions en trois coups. La gestion mafieuse du magma humain ne fait que commencer. Messieurs, encore merci. Si l'idée internationaliste

s'imposait à toute la terre on finirait par s'apercevoir tardivement que la mort des cultures avait une conséquence: celle des consciences. Les symptômes ne manquent pas. Par exemple la France a été inondée l'an passé d'un envoi publicitaire pour un livre miracle, qui vous propose de connaître la vérité sur vous-même en cinq cents pages. Argument de cette secte américaine qui se fait appeler Église et qui a aujourd'hui des soldats, des comptes en banque et des immeubles dans le monde entier: «Ce n'est pas n'importe quel livre, puisqu'il a été vendu à plus de quinze millions de personnes et traduit en vingt-six langues.»Toujours la justification par le nombre. Peu importent les âneries qui s'y trouvent contenues. Ça se vend parce que ça se vend. La méthode, elle, consiste à retrouver un meilleur fonctionnement mental par disparition de vos inhibitions. Très original. Elle se propose de rétablir un équilibre compromis par votre éducation, de vous donner comme la plupart des sectes, le sentiment d'avoir trouvé un foyer. Bref, il s'agit de vous remettre sur les rails, de vous offrir une seconde chance. Mais qui a compromis la première? Là encore il est vraiment temps que l'Europe nous montre ce qu'elle a de singulier contre cette idolâtrie du général. Quand elle s'en donne la peine, quand elle est mobilisée par la défense de son patrimoine intime elle est capable de résister comme personne ne l'en soupçonnerait à première vue. Revenons à la malheureuse aventure roumaine, parabole lumineuse, véritable conte de Perrault, caricature de nos modernités affolées par la compétitivité internationale. Souvenons-nous de l'extraordinaire mouvement de protestation né dans les villages français lorsque le fameux Danube de la pensée s'est mis à démonter les églises pour augmenter l'ardeur de son peuple au travail. Soudain c'est la levée en masse instinctive. La sainte colère. Les villageois de chez

nous adoptent en quelques semaines leurs homologues roumains et pratiquent des opérations de jumelage hâtives pour enrayer le phénomène. On organise des expositions photographiques où l'on voit de vieilles paysannes des Carpates en fichu noir rôder au coin d'un trou béant qui fut leur maison. Bref, on vient de comprendre que la communauté d'intérêts entre Européens ne passe pas par l'internationalisme, la table rase, la société rationnelle, mais par son contraire. Du coup on voudrait aller en camion jusqu'à Bucarest, organiser des transports de couvertures et de boîtes de conserve. Il faut avoir assisté à cette curieuse mobilisation au cœur du phénomène, c'est-à-dire au milieu d'un village français, pour comprendre combien cette campagne frénétique différait de toutes celles organisées les années précédentes pour l'Éthiopie ou le tremblement de terre du Mexique. La source de cette puissante expression de solidarité hors frontières, c'était aussi la défense du particularisme villageois. Si nous craignons pour notre identité nous percevons davantage la légitime aspiration de l'autre à rester lui-même. Aussi, quoi qu'en disent ceux qui détiennent l'officialité du discours en la matière, les vrais ennemis des communautés rassemblées autour d'un clocher ne sont pas ceux qui vivent autour du clocher voisin mais ceux qui n'ont pas de clocher du tout. Les Hongrois en font l'expérience à leur échelle. Dans ce pays où bientôt un quart de la population vivra dans la capitale, où les falaises d'immeubles se succèdent souvent à perte de vue, où l'on reçoit communément seize chaînes de télévision, le rêve et le recours de chacun, c'est le lopin de terre à la campagne. Quant au parti politique qui flatte ce rêve dans la population il nourrit de grandes espérances. Au chapitre des réalisations futures qui permettrait d'entretenir le sens de la famille à défaut d'une prospérité continentale à quoi nos frères d'outre-Danube sont encore mal

préparés la question du jumelage paraît décidément à creuser. Elle a beaucoup contribué à rapprocher les villes moyennes en Europe de l'Ouest, mais c'était sur la base du club, entre gens de revenus comparables. Aujourd'hui le défi que nous aurions à relever serait plutôt le partage, la reconnaissance mutuelle de tout ce qui ne relève pas du «niveau de vie». Un gros village agricole des bords de la Tisza, une paroisse slovaque auraient certainement des sujets de conversation communs avec leurs homologues de la Creuse ou du Languedoc. Ne serait-ce qu'à déplorer ensemble le traitement dont ils sont victimes de la part des États Flatter nos cousins pauvres en mettant l'accent sur ce qui nous rapproche (sans nous coûter ni nous rapporter quoi que ce soit) finirait par constituer le sentiment européen sur des bases plus solides, profondes, durables, que celles du développement autoroutier. Si nous avons l'humilité d'aborder nos lointains voisins pour une fois sans nous prévaloir de ce que nous possédons, mais simplement tels que nous sommes, ils auraient l'impression de partager notre condition humaine à défaut de nos conditions matérielles d'existence. Que les bourgs de Slovaquie envoient de temps en temps trente personnes en autobus séjourner en Bretagne. Que les Français aillent partager les repas de leurs hôtes afin de leur montrer, afin d'éprouver que l'exode rural, la disparition de la fraternité ordinaire, la mort des cafés et des églises, le chômage, tout cela nous rapproche en tant qu'Européens de façon bien plus profonde que Starsky et Hutch. Selon l'opinion commune ce sont les villageois ou les provinciaux ou les nations mêmes, tous confits dans leur réseau étroit de coutumes et d'interdits, qui oppriment ceux dont l'horizon est le plus large. Mais personne n'émet jamais l'idée inverse: que l'oppression puisse résider plutôt dans les forces

centrifuges exercées sur une nation, un village, une culture, une personne. L'ouverture permanente au monde est pourtant source de déséquilibre chez l'enfant, les instituteurs vous le diront et chacun sent bien que la vie de l'homme se construit volontiers le soir à la lumière étroite de sa lampe quand il rassemble ses esprits. Au lieu de quoi on inflige depuis des siècles aux communautés, aux individus leur redéfinition permanente hors de leur cercle et hors d'eux mêmes. Voilà l'indispensable et cruelle contradiction de toute l'histoire. L'Europe continentale moderne s'est constituée par le christianisme, les empires, la technologie, la guerre, le marché, autant de choses qui ont arraché les hommes à leurs foyers. Mais elle s'est faite aussi par l'université, les monastères, les donjons, l'artisanat, la création, les Lumières, l'humanisme, bref tout ce qui les y ramène et les constitue dans l'ordre du singulier. Que se passe-t-il de plus en ce moment? Rien et tout à la fois. Nous assistons à la généralisation de cette contradiction à un degré tellement vaste qu'une nouvelle humanité est en train de naître. Donc une autre va mourir. Mon cher Ferenc, tout n'est pas perdu pour l'esprit, au contraire. Non seulement l'Europe des dix années prochaines jouera un rôle essentiel dans la façon dont les choses vont tourner, mais ce n'est même plus une question de volonté. Pour ainsi dire, la chose était écrite dès le début de la révolution industrielle. Si je vous exhorte à nous tendre la main tout de suite, à rejoindre la résistance à cette barbarie qui nous assomme par excès de généralité, c'est que toute hésitation supplémentaire vous condamne à une voie de garage dont vous aurez à ressortir un jour ou l'autre. Ne nous retardez pas. On commence à pouvoir deviner où va passer le train de l'histoire dans ses grandes lignes: l'universel contre l'international, le singulier contre le général, le génie contre la compétence. L'avènement progressif de l'humanité à une

conscience verticale d'elle-même dépend maintenant étroitement de la façon dont la production et les échanges seront organisés. Il ne nous manque qu'un coup de pouce de la Providence. De quoi souffrons-nous? D'où que l'on considère la question, Côte-d'Ivoire, ou îles Shetland, d'une hyper-horizontalité des modes d'organisation, qui est proche de la saturation aujourd'hui. La Côte-d'Ivoire, contrainte à planter de l'hévéa, a fondé la moitié de son économie là-dessus. Les cours sont tombés, la voilà ruinée pour avoir passé trente ans à vivoter, sur les cases médiocres d'un Monopoly truqué, où les cartes dites de chance sont entre les mains de ceux qui font le marche. L'archipel des Shetland se croyait à l'abri de la peste et voilà que l'absurdité de la gestion des ressources énergétiques de la planète vient empoisonner ses côtes à l'occasion d'un accident maritime. On pourrait multiplier de tels exemples. Ils témoignent que dans notre monde, les caissons étanches ne fonctionnent plus. Donc il y a risque de naufrage. Parallèlement, au terme d'un exode rural plané taire accéléré, chacun est venu boire au bord de la grande mare idéologique avec tous les inconvénients que cela comporte pour le développement de la pensée et qu'il me semble avoir un peu illustré. Mais ces inconvénients ont permis des avantages corollaires: l'intelligence, l'information, la connaissance se sont accrues dans des proportions vertigineuses en deux ou trois générations. Le mieux-être a permis de décupler l'agilité des neurones. La qualité de la réflexion, qui est la seule source de morale, n'a pas suivi. Et sans morale nul ne saurait parler de progrès véritable. C'est même là que la situation est la pire. Et pourtant c'est là aussi que l'optimisme est de rigueur, car il est historiquement indispensable que la pensée désormais reprenne le relais, qu'elle bénéficie tôt ou tard de ce substrat, de cette couche déposée

par l'inondation des échanges. En Europe nous sommes déjà mûrs pour que se développe cette nouvelle fécondité de l'esprit. Il suffit d'attendre que le fleuve ait retrouvé son lit, que l'inondation soit terminée. On peut appliquer le même raisonnement à tous les domaines, de la production du maïs à l'audiovisuel. En ce moment le flot de l'horizontal domine, les firmes d'import-export font fortune, la distribution force partout la production, les grands réseaux massacrent les paysages, les courbes autoroutières sont tracées à l'échelle des continents, dans les vallées alpines les ponts enjambent les clochers, on multiplie les zones de fret dans les aéroports, les camions de déchets de toute l'Europe filent en Pologne pour y souiller les rivières. Les télévisions, les comportements, les économies deviennent interdépendants à un degré absurde, les ordinateurs boursiers conversent nuit et jour, dans notre dos, pour infléchir la tendance selon l'indice Nikkei. On attend la reprise aux États-Unis pour savoir comment vont se comporter les taux allemands qui ont eux mêmes une incidence sur l'activité à Château roux, etc. Au terme de cette intégration croissante on pourrait imaginer évidemment que tout repose sur du béton antisismique. Or il n'en est rien. C'est même le contraire: la complexité accrue, --l'interprétation croissante des réseaux font que si un tremblement de terre gravissime se produisait (cette fois au sens propre) à Tokyo le mois prochain, le désordre financier aurait sur nos économies des conséquences funestes à un degré scandaleux. Pour la première fois il faudrait y réfléchir sérieusement. A terme certaines cloisons seraient rétablies. Et cependant, à cause même de l'expansion des réseaux, les ferments du futur rayonnement local sont déjà tous en place. Le limon fertile est répandu, distribué. On ne pourra jamais revenir sur l'inoculation de connaissance qu'aura permise le développement du commerce et de

l'information. Tout est disposé pour permettre la réapparition de véritables foyers de génie. Un exemple l'illustre, presque une métaphore, c'est la perception que les trois quarts des hommes, y compris les plus frustes ont désormais d'eux-mêmes. Elle passe par la photo de la terre prise il y a vingt ans du sol lunaire. On retrouve cette carte postale partout. Elle est imprimée dans toutes les imaginations. On mesure aussi combien par le biais de la télévision l'œil et l'esprit s'habituent en ce moment même à une vision tridimensionnelle du monde. La visualisation du vol s'est généralisée chez des gens qui n'ont jamais quitté la terre. Ce grand avatar de la conscience et du regard, on en perçoit le développement chez les maîtres flamands, dans les ascensions monumentales de la peinture baroque qui se jouent de la pesanteur; le XXème siècle s'affranchit de la gravité par le surréalisme et ce n'est pas fini. Aujourd'hui les caméras franchissent les chaînes de montagnes accrochées aux patins des hélicoptères. Les génériques jonglent avec l'espace et visitent des perspectives vertigineuses grâce au développement de l'image de synthèse où les tasses à café deviennent des falaises. Le moindre foyer chinois ou indien a déjà vu pareil spectacle, adopté ce regard ailé sur le monde. L'image de ce qui nous attend sort donc peu à peu du brouillard. Le véritable retour à la conscience, à la verticalité du regard que nous portons sur nous-mêmes est en bonne voie. Notre continent se trouve à l'avant-garde. Dans quelques années l'Europe sera la première à opérer la parthénogenèse avec succès parce que l'histoire lui a donné tous les ingrédients biologiques de la renaissance-au sens italien. Il manquait certes à la Bohême, à la Slovaquie, à la Bulgarie un parc d'ordinateurs suffisant, dans cinq ou dix ans ce sera chose faite. On peut être plus optimiste encore. Il y a quelques mois, dans l'actuelle République tchèque aux confins de la

Pologne, rien ne fonctionnait, ni le téléphone, ni les feux rouges, ni les panneaux d'affichage dans les gares. Les appareils ménagers semblaient sortis d'un magasin d'antiquités et les vendeuses griffonnaient leurs additions sur un morceau de papier. Chacun se promenait avec l'éternel filet à provisions dans sa poche, pour acheter non ce dont il avait besoin, mais ce qui venait d'arriver. Moins d'un an après au fond de la même ville minière lugubre j'aperçois (avant-hier) un panneau Apple Computer dans une rue commerçante. Escalier couvert de lino graisseux. Une dame m'envoie au troisième étage. Là, le cœur empli de pitié, je m'attends à trouver quatre ordinateurs Macintosh achetés d'occasion grâce à une filière allemande. Surprise: une vingtaine de postes de travail, un service d'architecture, un table traçante, un studio d'imagerie de synthèse, un cabinet comptable, et le personnel n'a pas l'air d'hésiter à la tâche. Parallèlement il manque encore fâcheusement à des pays comme la France, aujourd'hui lancés à fond dans le train de la modernité horizontale, un retour à la sagesse, à la qualité d'âme, à la profondeur. Or les conservatoires de Cracovie, de Bratislava, de Kiev et d'ailleurs, mais aussi les plus modestes écoles de musique, les académies de peinture de toutes les villes de l'Est, les artisans modeleurs de la porcelaine de Saxe, ceux là perpétuent à notre porte un savoir-faire qui est aussi un savoir-être. Le communisme, hyper-conservateur, a laissé intacts des pans entiers de cette culture que nous allons bientôt reconnaître comme la nôtre après des années d'affranchissement systématique et de facilité. Il est vrai qu'en ce moment les porcelainiers de Saxe licencient pour être compétitifs. Le marché s'est ouvert, ils ne peuvent pas suivre, ils réagissent donc selon les lois de l'économie moderne. Nos filatures ont subi le même sort il y a vingt ans. Au lieu des prodiges réalisés par des artistes émérites formés par des siècles de tradition, des années de

patience obscure, on ne vendrait donc bientôt que des ébauches, des fleurs peintes à la hâte, des angelots moulés, des T-shirts made in Hong Kong? Voilà qui ne peut pas durer en effet, non plus que la peinture, aujourd'hui, ne peut aller au-delà du stade actuel dans le conceptuel et la négation de la forme. Il y a toujours un après. En l'occurrence ce sera le début d'un nouveau cycle. A New York ou à Francfort, les galeries voient encore débarquer en ce moment de jeunes peintres de l'Est qui viennent présenter naïvement leurs pastiches de l'abstraction lyrique américaine parce qu'ils ont entendu dire que cette peinture avait la faveur du marché. Outre que ce n'est plus tout à fait le cas, il viendra certainement un jour où les marchands new-yorkais eux mêmes, exsangues et plus que jamais à court de nouveautés, se jetteront sur l'expressionnisme ukrainien ou hongrois comme le font déjà les galeries de Francfort et de Munich. Alors les artistes formés à l'académie de Budapest ou de Kiev auront assez de confiance en eux-mêmes pour nous montrer et nous vendre enfin ce qu'ils sont. Peut-être, en peinture, sont-ils justement les dépositaires du dernier académisme dans la formation, hérité du XIX<sup>e</sup> siècle et préservé des mirages de la facilité par la glaciation communiste. Il suffit de se promener dans les ateliers au fond de l'Europe centrale pour se convaincre qu'on y apprend encore son métier. Par les mêmes raisons l'école des beaux-arts de Pékin forme encore des dessinateurs selon des règles héritées du Salon de peinture 1880. La visite des ateliers y ferait honte au moindre de nos rapins car le souci de la forme n'a plus droit de cité dans nos écoles, il a pris le maquis par la bande dessinée. La sculpture n'a pas eu la même chance. Un jour, il faudra donc peut-être rendre hommage au buste de Lénine d'avoir sauvé cet art en Europe. On finirait même par se demander si la nature ou la providence n'ont pas calculé

tout cela qui répond à une sorte de nécessité: celle de préserver l'héritage. Littérature, théâtre, cinéma nous réservent aussi de bonnes surprises. On ne fait de grande littérature qu'avec une certaine perception de la misère humaine. Or, dans ce domaine, les deux moitiés du monde développé n'ont pas connu le même sort. Après avoir épuisé le fonds des années de guerre, puis les noirceurs de sa lointaine histoire, la moitié riche de l'Occident a pillé impunément la souffrance et le pittoresque des pauvres du tiers monde pour entretenir sa mémoire du malheur. L'Inde et la Chine, les Indiens de Colombie, les mineurs du Pérou, tout y est passé. Aujourd'hui on a le sentiment d'avoir fait le tour. Or un réservoir d'expérience est en pleine constitution sous nos yeux, un monde où pauvreté et violence sont en train de s'emparer d'une société naguère policée comme les nôtres, un monde où la souffrance dispose, au départ, d'un certain vocabulaire. L'efflorescence de la littérature dépend juste ment des conditions d'exposition de la souffrance humaine à une richesse donnée de vocabulaire. (C'est pourquoi la société de type californien, qui manque de l'une et de l'autre, est vouée à la stérilité.) Ce qui va surgir à présent dans nos devantures et sur nos écrans c'est la pauvreté des grandes villes polonaises ou russes, l'histoire des orphelins et des sacrifiés. Nous allons assister à la renaissance d'une forme d'art comparable à celle du cinéma italien d'après-guerre: le compromis rare, exact et nécessaire entre le forme et le fond. Il convient seulement d'éviter qu'Hollywood n'exerce une préemption de plus sur le talent d'autrui. Notre pari d'Européens est là: cette culture, celle de l'Être, il est urgent de la raffiner, de lui préparer le terrain parce que le vent va tourner. Contre les démons de la modernité horizontale gardons notre âme, demain elle vaudra plus cher que tout le reste. De surcroît nous voyons déjà se diviser et se répandre sans cesse les moyens qu'elle aura bien

tôt de s'exprimer. A terme les creusets traditionnels de pensée et d'imagination que sont nos vieux pays recommenceront à fonctionner jusqu'à l'échelle des régions, parce que tout y est prêt pour le renouveau. Nous verrons les villes commercer avec les villes, les provinces de deux pays entre elles. Nations et États ne pourront plus coïncider. De même que la Lombardie estime aujourd'hui, à juste titre, n'avoir jamais eu grand-chose de commun avec la Sicile, la Bavière aura plus d'intérêts avec Vienne et Budapest qu'avec Berlin ou Hambourg, et le danger des nationalismes politiques s'estompera du même coup au profit d'affinités culturelles régionales qui traverseront plutôt les frontières. Peut-être au plus fort du phénomène verrons nous enfin bâtir des palais à la place des salles polyvalentes. L'effort humain retrouvera la notion et l'attrait du vertical dont les cathédrales témoignent chez nous depuis dix siècles. Il suffit d'attendre pour cela que les modes d'organisation horizontaux soient expressément menacés. Aujourd'hui tout le monde est plus ou moins conscient de leurs défauts, de leurs limites. Mais personne ne veut voir l'essentiel, qui est leur fragilité. Il faut donc qu'il y ait crise, on l'aura compris. Or justement, au fond d'eux-mêmes, les habitants de notre continent savent déjà que ça ne peut plus durer. Le pari européen consiste aussi à soupçonner que les mécanismes régulateurs sont déjà en route et que le pouvoir va changer de mains comme il est passé naguère, en 1917, du Vieux Continent à l'Amérique. Il reviendra chez nous tôt ou tard parce que le monde a fait le tour d'un cycle internationaliste nécessaire mais révolu. Après une phase d'expansion physique des échanges, marquée par la rétraction de la pensée, nous allons vers l'expansion de la pensée et la rétraction physique des échanges. Comment? Où en sont les signes avant-coureurs? Certes il ne suffit pas de décréter que s'ouvre aujourd'hui

l'ère de la résistance pour modifier le cours de l'histoire. La résistance consiste plutôt à attendre le moment favorable pour tirer le meilleur parti des leçons qu'elle nous donne. Or quand on observe ce qui se passe, on peut nourrir l'espoir le plus raisonnable. Le péché capital de l'horizontal qui est sa confiance en une sécurité absolue des réseaux va lui coûter tôt ou tard son empire. C'est écrit. Donc c'est lisible. Tous les empires ont connu le même sort dans l'histoire. On se demande pourquoi la nature ou la Providence autoriseraient la pérennité absolue de celui-là. C'est plutôt le mythe de Babel qui recommence. On en connaît la fin. L'équation du progrès horizontal dépend d'une rotation régulière des camions ou des avions, d'un approvisionnement en temps et heure voulus que menacent de plus en plus de facteurs imprévisibles. La sécurité physique des échanges est devenue une donnée sur le papier en tous domaines, or on a vu qu'il suffit de trois semaines de tension internationale pour la compromettre. Le confort moral de la clientèle devient lui aussi indispensable pour faire tourner la machine à plein rendement mais, deux ans après la dernière alerte générale, un ressort psychologique s'est cassé: celui de l'insouciance. L'ennui est que jamais le fonctionnement général de la machine n'en a autant dépendu. De même que la distribution électrique connaît désormais un seul poste de commande par pays, on voudrait bien pouvoir agir sur l'humeur publique au moyen d'un tableau de bord. Mais comment faire? La philosophie même du système veut que la question ne soit pas entièrement bouffonne. L'idéal au bout du compte serait le conditionnement de l'acheteur après celui du produit. Ainsi tout le monde serait tranquille. Déjà, dans les pays développés, les distributeurs de livres et de films sont en pleine phase de concentration jusqu'au pouvoir sans partage exercé bientôt sur la diffusion, c'est-à-dire, à terme et comme on

s'en doute, sur le contenu des œuvres On fera écrire ou tourner ce que l'on veut vendre et non l'inverse. On peut donc parier sans risque que les œuvres iront exclusivement dans le sens de la pente. Parallèlement les mafias de tout ordre (internationales par nature) pousseront leurs pions partout afin d'orienter aussi les esprits, afin d'infléchir la morale dans le sens qui les arrange, celui du «tout le monde le fait». On achète déjà indifféremment bons du Trésor, ministres, chanteurs à la mode. Les sectes perçoivent partout leur dîme, blanchissent l'argent colombien, trafiquent, exploitent, mais personne ne voit le terme du processus: demain elles feront assassiner qui ne leur convient pas. On mesure là encore la nécessité d'un amendement radical du système avant que le seuil critique de fragilité par généralité ne soit atteint: il est peut-être temps de dire que tout le monde ne le fait pas. Faute de quoi nous allons nous réveiller demain dans une époque de fatwa (ou de Saint Barthélemy) permanentes. Il est donc permis de parier sur les mécanismes de correction automatique qui agiront tôt ou tard sur la santé de l'esprit dans ce monde comme s'il s'agissait d'un véritable élément de l'écosystème général, aussi important que l'ozone ou la forêt tropicale. Les prochaines crises internationales d'envergure obligeront en effet la fourmilière à se réorganiser en unités régionales, de plus en plus originales, sans lesquelles nulle renaissance n'est possible. Cependant il faut croire que l'hyper-normalisation, l'horizontalité et surtout la fragilité corollaire n'ont pas encore atteint la cote d'alerte puisque les choses sont rentrées dans l'ordre depuis la dernière crise et jusqu'à la prochaine. Aujourd'hui tout le monde fait le gros dos, comme si rien ne s'était passé. Chacun a bien compris pourtant que le temps des grandes révisions est imminent mais on n'abandonne pas facilement le vieux costume pour un nouvel

habit. Or nous allons indiscutablement vers un monde moins sûr, moins stable, qui sera contraint à certains replis physiques sur des unités de sauvegarde dont personne ne connaît la taille ou la structure. Le fait d'emmener un groupe à dix mille kilomètres de chez soi pour une semaine de vacances au pas de charge et au prix de dizaines de tonnes de carburant paraîtra de plus en plus absurde et dangereux. Dans tous les domaines cette internationalisation va s'épuiser d'elle-même parce qu'elle met les peuples à genoux et l'imagination au placard. Trois États américains disposent aujourd'hui d'un bureau de commerce à Budapest. Voilà qui est propre à ce monde qui s'achève. On voit bien dans quel but s'installent ici ces Boards of Trade. Les ouvriers hongrois sont tout aussi travailleurs et compétents que dans le Minnesota, mais ils réclament moins de précautions. On n'a pas de «pépin sur le dos «en cas d'accident dans les ateliers. Bref, l'industrie étrangère vous traite comme des Philippins ou des Malais. Le marché aux puces de Budapest porte si bien son nom qu'on ne compte plus les stands où l'on vend des microprocesseurs. La jeunesse d'ici n'aspire visiblement qu'à montrer du génie, mais ce n'est pas ce qu'on lui demande. Qu'elle se contente d'apprendre le conditionnement pour les sociétés du Minnesota. Au besoin, si vraiment on repère dans ses rangs des éléments exceptionnels, ils se verront offrir une bourse et continueront des études à Chicago. Après quoi ils deviendront américains. Le tour sera joué. Ce mode de gestion des ressources physiques et humaines vit, sous nos yeux, ses dernières années. On conçoit aussi que la production énergétique ne saurait dépendre non plus très longtemps de ces navires géants qui sillonnent la planète et menacent nos côtes. Il faut que quelque chose nous sauve des supertankers dans tous les domaines. Celui de la pensée est évidemment le plus exposé comme je vous l'ai montré. La marée noire de

l'international qui souille nos devantures de librairie détruit la faune et la flore locales dans des proportions devenues écologiquement intolérables. Enfin pour accentuer la métaphore énergétique on peut parier sur la généralisation à brève échéance du syndrome fusion froide. Deux chercheurs américains (qui travaillent d'ailleurs en Europe faute d'un soutien suffisant dans leur pays d'origine) ont pris le risque il y a peu de publier prématurément le résultat de travaux susceptibles de remettre en cause tout un système de production énergétique: celui des centrales qui dévastent les pâturages pendant cinq siècles, des raffineries, des pétroliers géants, etc. Leur alternative consiste grossièrement en une centrale nucléaire «de poche» qui permettrait à terme la production locale d'une énergie abondante et propre. Dénoncés aussitôt par la communauté scientifique nos deux compères sont pourtant toujours au travail et commencent à faire des émules parmi leurs détracteurs. Quoi qu'il advienne de ces recherches on verra vite se développer chez les artistes et les philosophes une tentation identique et une attitude comparable: celle de la récollection, du recueillement, du génie à domicile, du foyer d'énergie sous la maison. On verra se multiplier un jour ou l'autre les lieux où souffle l'esprit. Certaines universités redeviendront des lieux de pèlerinage. Bref, ce sera enfin le début du fameux saut qualitatif que tout le monde attend. On n'ose trop affirmer ou croire que la fusion froide (citée ici comme une simple métaphore du reste) puisse précipiter le phénomène, mais s'il fallait juger de la probabilité d'un événement d'après sa nécessité dans l'histoire, les docteurs Pons et Fleischmann méritent déjà notre reconnaissance. Dans l'hypothèse où la moitié des ponts devrait sauter demain matin, quelles sont les régions du globe qui contiennent en ce moment le plus de

signification au mètre carré? Si les échanges intercontinentaux deviennent soudain plus difficiles à cause des fantaisies de l'histoire, ou moins vitaux par suite d'une découverte prodigieuse comme celle évoquée ci-dessus, quelles cellules recèlent toute l'information utile pour la perpétuation d'une culture au sens biologique? En d'autres termes quels canots de sauvetage réunis sent le plus de biscuits, les pilotes les plus avisés, les meilleurs connaisseurs des vents et des courants, les techniques de survie les plus éprouvées, les équipages les plus solidaires, l'énergie nécessaire? La flottille européenne n'inspire-t-elle pas confiance? Lorsqu'on se promène en voiture à travers le royaume de Bohême, la Moravie, la Puszta, la Transylvanie, on est frappé au fond par la petitesse de ces univers pourtant mythiques. Aux Européens de l'Ouest, à la lecture des auteurs du XIXème, ils paraissent vastes parce qu'ils sont chargés de sens. Nul besoin de vous rappeler combien l'idée que les Hongrois se font de la Hongrie est démesurée par rapport à l'importance physique de ce pays. Or, moralement il suffirait qu'un Tolstoï naisse demain sur les bords de la Tisza pour qu'un village, un seul, devienne une immense patrie dans le cœur de chacun. Mesurée à l'aune des grandes unités économiques, Budapest est une ville de province. Pourtant si l'on s'arrête au pied des églises, si l'on s'attache à l'histoire de chaque maison on comprend mieux ce qui réduit, dans nos imaginations modernes, la signification des lieux: nous ne les habitons plus. Nous les dévorons. Quoi qu'on veuille, les hommes sont avant tout habitants de leur monde, ils y sont créateurs de signes, de sens, ils bâtissent leur conscience en y dessinant inlassablement leur portrait et divisent l'espace afin qu'il donne refuge à leurs mystères. La rêverie sous le porche à six heures du soir quand la chaleur baisse, les hivers qui dressent des harpes sous les ponts, les

chorales de quartier, la musique de chambre dans les églises, les marchés, les fontaines sous les tilleuls, les vitrines décorées de papier découpé, les boutiques chargées d'étoffes et de boiseries, si rien ne se manifeste pour préserver tout cela c'en sera fini d'une idée de l'homme-habitant du monde. Donc de l'homme tout court. On se consolerait d'avoir perdu les cariatides sous les balcons et les fenêtres cintrées si le mode de vie et de pensée qui s'y attache n'était indispensable. Or ces artisans d'eux-mêmes que sont les hommes conscients, raffinés, cultivés au sens où l'on cultive et raffine un jardin japonais ou le parc de Versailles, représentent exactement ce qui manque à notre redécouverte du monde -et d'autrui. Notre mal d'Européens aujourd'hui n'est rien d'autre que cette tentation d'infliger au royaume de Bohême, à la Poméranie, à la Bretagne, le regard conquérant et dévastateur que portent les Australiens ou les Texans sur leurs continents vides. Dans le bush australien des rapports sociaux de type barbare, quelques coups de poing devant un comptoir, un vocabulaire de cinquante mots n'ont guère de conséquences. Mais ici au milieu de nos jardinets enchevêtrés, à l'ombre des cathédrales, au croisement des chemins bordés de calvaires et de tombeaux, comment tolérer plus longtemps pareille reculade à moins de consentir à un désastre? Si nous ne revenons pas à une connaissance intime de notre prochain et de nous-mêmes, l'enfer peut se déchaîner dans les cages d'immeubles comme en Bosnie-Herzégovine et nos villes être divisées en trois secteurs en moins d'une génération. L'aspect le plus important de la question européenne concerne donc, évidemment, ce regard que nous portons sur l'autre sans majuscule, c'est à-dire non sur l'enfant de l'UNICEF, non sur le villageois somalien qui reçoit le produit de notre générosité anonyme sous la forme d'un paquet de

survie frappé du sigle de la Croix-Rouge, mais de cet autrui ordinaire, banal, que nous ne choisissons pas sur catalogue et que nous fréquentons tous les jours parce qu'il est notre voisin. Non seulement ce rapport au prochain conditionne l'avenir de notre culture, mais il porte la marque de ce que fut notre passé. «Connais-toi toi-même, respecte ton prochain», ces préceptes qui ont officiellement gouverné notre monde pendant une vingtaine de siècles étaient communément acceptés sinon observés dans nos sociétés parce que toute fuite nous était souvent interdite hors du cercle étroit de l'horizon. Quand il n'y a pas moyen de sortir du cercle, on trouve sa définition à l'intérieur. Quand on ne peut pas changer de voisins, on s'en accommode. Il arrive même qu'à visiter son propre cercle, on devienne philosophe, poète, musicien. En outre on a déjà vu des gens se mettre à aimer leurs voisins. La culture européenne, comme toute culture véritable, c'est cela. Faute de steppes ou de canyons, l'espace immédiat finit par se diviser jusqu'à devenir espace intérieur. Or depuis Marco Polo pour les Européens le monde s'est plutôt agrandi des deux tiers. L'espace intérieur n'a cessé de béer. Les joueurs d'échecs ont eu le choix de devenir navigateurs ou révolutionnaires: la culture de l'idéologie, de la conquête, de l'évasion a graduellement pris le pas sur celle de l'immobilité et du recueillement. Puis celle de la production sur celle de la connaissance. Enfin la familiarité avec l'objet, avec la machine, avec la matière a servi d'exutoire à l'ignorance où les hommes sont bientôt restés d'eux-mêmes. Ce mode d'existence représente, une fois réimporté chez nous, dans des pays où le réseau des relations entre les hommes est fin, complexe, fragile, civilisé en un mot, la perversion suprême de la vie sociale et la menace la plus radicale que nous ayons eu à affronter dans l'histoire. En quittant notre continent pour aller chercher fortune dans tous les nouveaux mondes, Nouvelle Angleterre,

Calédonie, Zélande ou Nouveau Brunswick, nos émigrants ont exporté leur rage de réaliser, de construire afin d'oublier plus sûrement leurs origines. En prétendant fonder l'ordre communiste international, les idéologues ont prôné la table rase, ils ont, en quelque sorte, émigré dans le temps, pour des raisons identiques. Mais tous ceux-là ont laissé derrière eux ces questions irritantes et intimes qui agitent les émigrants bâtisseurs et les fondateurs d'empires la solution de l'énigme dépendait du monde étroit qu'ils ont quitté, balayé. C'est la vieille parabole du fils prodigue: j'ai abandonné mon foyer, je me suis enrichi, appauvri, j'ai vécu mille expériences à la recherche de moi-même, mais n'ai-je pas besoin de me mesurer d'abord au regard de ceux que j'ai laissés, pour apprendre enfin qui je suis? En somme, le sens de la parabole est que l'internationaliste doit remettre pied à terre un jour ou l'autre pour trouver une meilleure définition de lui-même devant la culture qu'il a trahie -ou qui l'a repoussé. Quoique l'on veuille, la réponse morale à l'angoisse du monde nouveau dépend donc surtout de l'ancien. Et parmi les questions non résolues figure celle, essentielle, presque métaphysique, de la connaissance, du respect, de l'amour d'autrui que l'émigration, la rage de conquête et la passion idéologique ont permis de fuir provisoirement. La patience envers l'autre, la mesure de soi-même ont rarement été pratiquées dans l'histoire de l'Occident parce que exode, émigration et révolution ont souvent permis de déplacer le problème: résultat, les descendants de fuyards représentent désormais une proportion écrasante de la population mondiale. Le parallèle avec l'évolution de la famille est frappant: de même que l'éclatement du noyau familial a eu pour effet de priver l'être humain de sa définition de base, l'émigration, l'extension du groupe de référence fabriquent des sociétés internationalistes

peuplées d'hommes infirmes qui passent leur vie à ruminer le déchirement originel jusqu'à le faire payer aux autres par un appétit permanent, dévorant, de réalisation horizontale. On mesure en ce moment que ce n'est pas en prenant le large, en mangeant la Nature, en fuyant vers les étoiles, que l'homme réglera la question, mais en s'arrêtant plutôt pour réfléchir.

Le tout est de savoir quelle est la question. Elle n'a pas changé depuis Socrate et Confucius: qu'est-ce qu'un homme, quelle est sa définition? L'objet de toute culture est d'approcher de la réponse. Elle est l'expression d'une conscience en marche. On commence par nommer le monde autour de soi, on connaît ensuite son propre nom, son propre rôle, puis on finit par se douter que tous les hommes ont la même dignité à défaut du même statut et voilà qui oblige à les aimer, à faire en sorte que le statut de chacun se rapproche de sa dignité. Voilà le seul progrès qui vaille.

Or il semblerait que le monde ait cessé de croire à l'égalité de chacun pour réclamer plutôt l'égalité par le statut et le progrès par la technique. La perception morale du prochain en est aussitôt pervertie. L'amour d'autrui devient une foutaise.

On en arrive à ce paradoxe terrible d'une société où les droits sont les mêmes pour tous et où personne n'aime et ne connaît personne. Du coup la patience et l'indulgence du regard ont été elles aussi altérées en toute chose. Ferenc, voilà qui ne vous concerne plus seulement comme Hongrois, ou comme Chrétien, mais comme poète. Nul, chez nous, n'apprend plus à connaître les jeux de la lumière sur la nappe, le bruit aigu de l'eau dans la fontaine, du vent le matin poussant des feuilles mortes le long des trottoirs, car c'est la qualité même du rapport au monde qui a changé. Plus besoin de le nommer afin de s'y reconnaître, plus de portraits dans la pierre, de raffinement dans le langage. A quoi bon ciseler la dureté du réel? On préfère l'abstraire, l'ignorer,

l'écraser. Et la nature elle-même doit ménager à l'homme le statut qu'il exige. Toute l'éducation de l'Occident développé repose désormais sur cette ignorance, cette abstraction, cette impudence permanentes. L'individu est contraint à retrouver seul, dans la maturité ou la vieillesse (encore ! s'il y parvient) le chemin d'indulgence et de sagesse que n'importe quel écolier du primaire découvrirait naguère avant l'âge de dix ans. Mon cher Ferenc, l'Europe a ouvert une boîte de Pandore et laissé s'échapper au fil de son histoire tout un peuple blessé, affamé, affligé du complexe de l'émigrant-révolutionnaire qui consiste à répéter: «J'ai tourné la page», sans cesser de prendre des nouvelles du pays.

Les nouvelles sont bonnes. La fin du cycle est presque atteinte. Les défenseurs d'une égalité verticale entre les hommes n'ont pas lâché prise. Ils résistent plus que jamais et vous invitent à les soutenir. Dans le monde instable où nous entrons, la dignité de chacun sera enfin prise en compte avant son statut. Faute de quoi, au sens propre, nous n'aurons jamais la paix.

*Budapest 10 février 1993.*